

Les Algériens en guerre

par

Dominique Darbois et Philippe Vigneau



Feltrinelli Editore Milano

Les Algériens en guerre

par

Dominique Darbois et Philippe Vigneau

Première édition: janvier 1961

Copyright by



Giangiaco­mo Feltrinelli Editore Milano

Feltrinelli Editore Milano

“ J’ai dormi cette nuit pour la première fois depuis trois ans .”

L’Algérienne qui nous parle ainsi doit avoir une cinquantaine d’années. Voici moins de trente-six heures, plus précisément dans la nuit du 29 au 30 août 1960, elle s’est évadée avec sa famille du camp de regroupement d’Aïn Zana où elle était internée depuis trois ans. Sa famille est celle de Ben Naïb Rhabou Ben Rabali et vivait, avant le regroupement, à Aïn Fernana, une mechta¹ de la commune de Souk-Ahras.

Il est très peu fréquent que des regroupés parviennent à s’évader d’un camp: un réseau de barbelés, surmonté de miradors, enferme les gourbis² que les victimes de ces déplacements de population ont dû construire tant bien que mal. De plus, le camp est toujours à proximité d’un poste militaire. Il arrive même qu’il soit installé autour de ce poste, ce qui présente, pour l’armée “ pacificatrice ,” un double avantage: la surveillance des “ autochtones ” en est facilitée et l’existence de cette population civile protège le poste contre les attaques de l’ALN.³ Mais dans le cas d’Aïn Zana, un phénomène inhabituel a permis à quelques personnes de reconquérir leur liberté: le camp a été transféré.

Ce transfert a débuté le 20 août. On a chargé hommes, femmes et enfants sur des camions. Bagages autorisés: quel-

¹ *Mechta*: hameau, groupe de gourbis. Plusieurs mechtas forment un douar, qui lui-même fait partie d’une commune.

² *Gourbi*: littéralement, en Arabe, hutte, cabane de pierrailles, de branchages ou de torchis recouverte de chaume. Mais du fait que les Algériens autochtones se sont trouvés de plus en plus réduits à vivre dans des abris de ce genre, gourbi est devenu, dans le langage courant, synonyme de “ maison pour Algérien.”

³ ALN: Armée de Libération Nationale algérienne. Expression militaire du FLN.

ques ballots de hardes. Le reste a dû être abandonné: cheptel, objets ménagers et tout ce que l'infinie patience et l'incroyable ingéniosité des hommes réduits au plus âpre des dénuements permet d'inventer et d'accumuler; tout ce qui leur permet de continuer à vivre.

Il est vrai que, du cheptel, il ne leur en restait guère: juste ce qui avait pu être sauvé lors du ratissage final, avant le regroupement. Pour les uns, c'était une vache, pour d'autres, un bourricot, un mulet, parfois même une simple chèvre. Et encore avait-il fallu, pendant trois ans, défendre ces quelques bêtes contre la voracité des marchands qui font, avec la bénédiction de l'administration coloniale, le tour des camps pour y acheter — dans les conditions qu'on imagine — le bétail qui s'y trouve encore.

On nous avait dit, lors de notre première visite à des réfugiés, et alors qu'on nous voyait bouleversés par leur extrême misère: "Ici, ce n'est rien. Tous ceux qui ont réussi à s'enfuir, ce sont quand même des privilégiés à côté de ceux qui sont dans les camps."

Nous n'y avions cru qu'à demi. Mais aujourd'hui, en face de ces hommes et de ces femmes qui sortent à peine de ce cauchemar et en portent encore l'horreur sur le visage, en face de ces enfants qui nous regardent avec des yeux inoubliables, un regard tout chargé de stupeur, les réfugiés qui sont aux alentours et qui ont accueilli les rescapés ne nous apparaissent plus comme ces miséreux dont la situation lamentable nous avait frappés jusqu'alors. Par opposition, ils ont repris une apparence presque normale. On les trouverait volontiers bien portants. Ils sont capables de sourire. Aucun doute ne subsiste: ce sont des privilégiés.

Nous sommes sur la frontière, dans un bois de pins où le lit desséché d'un oued dessine une minuscule vallée, encombrée de rochers énormes. Autour de nous, une dizaine de gourbis construits de branchages. Pour parvenir jusqu'ici, un long trajet à dos de mulet, à travers une montagne brûlante, a été nécessaire. La femme qui nous parle a les dents cassées. Cet accident s'est produit deux ans plus tôt. Elle a voulu s'opposer au viol de sa nièce par un soldat. Cette fille était vierge: elle avait quinze ans.

Nous demandons:

"Ce viol a eu lieu à l'intérieur du camp?"

"Bien sûr." L'interprète traduit d'une voix sourde les paroles de la vieille femme. Il regarde le sol. Il a honte de ce qu'il traduit. "Bien sûr. Souvent, les soldats rassemblent les hommes. On les met dans un coin et, pendant ce temps, on viole les femmes."

"Vous dites souvent. Qu'entendez-vous par souvent?"

"Je ne sais pas, souvent. Quand ils en ont envie. Quelquefois toutes les semaines, quelquefois moins."

Une des femmes qui sont devant nous n'a qu'une boucle d'oreille, à droite. A gauche, pas de bijou: le lobe de l'oreille est mutilé.

"Qu'est-ce qui lui est arrivé?"

"C'est aussi au cours d'un viol. On a voulu lui voler ses boucles. Comme le soldat n'arrivait pas à les enlever, il en a arraché une, et l'oreille avec. La femme a tellement crié qu'il n'a pas osé lui arracher l'autre."

Nous, nous n'osons pas interroger davantage dans ce sens. Ce dialogue, sous le regard de ces femmes, est insoutenable. Je demande:

"Comment viviez-vous dans le camp?"

"Les hommes vont au travail avec les soldats mais les femmes et les enfants n'ont pas le droit de sortir. Comme cela les hommes cherchent moins à s'évader: ils ne peuvent pas partir et nous laisser seules. Alors, quand ils rentrent, après le travail, ils doivent s'occuper de tout: le bois, l'eau, et toujours sous la garde des soldats."

"Vous aviez beaucoup d'eau?"

"Non, pas beaucoup. Il fallait la chercher loin et elle était mauvaise. On en avait un peu, quoi, pour boire et pour faire à manger."

"Quelle sorte de travail permet-on aux hommes de faire? Ils cultivent les champs?"

"Non, ils ne cultivent pas. Ils font des routes, ils travail-

* Après que ce texte eut été terminé, nous avons appris que Jules Roy rapportait un fait analogue dans son livre "La guerre d'Algérie." Que cet écrivain — dont les perspectives politiques sont fort éloignées des nôtres — et nous-mêmes ayons été amenés à faire les mêmes constatations nous a semblé une raison supplémentaire de maintenir cette partie de notre témoignage.

lent pour les soldats. Parfois, ils ne font rien: remuer des cailloux, les prendre là et les mettre là, et puis les remettre là où ils étaient."

"Ils sont payés?"

"Oui, mais on ne donne pas l'argent. Ils disent que l'argent, si on l'avait, on le donnerait au FLN. Alors, ils donnent du blé, de l'huile, du savon."

"Et du lait?"

"Oui, du lait aussi, un peu, pour les enfants, un litre par semaine. Mais si on achète du lait, on n'a pas de blé."

"Et de la viande?"

"Jamais de viande. Depuis trois ans, on n'a jamais mangé de viande."

Au prix d'un certain nombre de questions, nous avons réussi à reconstituer à peu près l'in vraisemblable système de salaires en vigueur au camp d'Aïn Zana.

Travail: 25 jours par mois.

Salaires de base: 635 anciens francs par jour.

Salaires effectifs: Pour le chef d'une famille de moins de 8 personnes: 13 jours de travail. Pour le chef d'une famille de plus de 8 personnes: 26 jours.

Comment, à partir d'un tel barème, établir une statistique? Il faut se contenter de constater que, les familles des regroupés comprenant en moyenne 6 à 7 personnes et un système de redistribution fonctionnant à l'intérieur du camp, grâce à l'esprit coopératif des internés, le pouvoir d'achat octroyé est de l'ordre de 1300 à 1400 anciens francs par personne et par mois. Or, les 100 kgs de semoule étaient vendus 7.900 frs et le kg de sucre 120 frs. On peut donc affirmer que la ration alimentaire journalière, dans ce camp, n'excédait pas 600 calories.³

Deux enfants sont auprès de nous pendant que nous interrogeons; l'un est né dans un gourbi de réfugiés: il a douze mois. L'autre a deux ans: il est né dans le camp d'Aïn Zana. L'un et l'autre ont le même poids et approximativement la même taille.

Nous demandons:

³ La ration de base minimum jugée nécessaire pour vivre normalement — ration d'entretien — est estimée à 1.600 calories par jour.

"Sur dix enfants qui naissent dans le camp, combien vivent encore après deux ou trois mois?"

"Trois ou quatre."

"Y avait-il un service sanitaire, des docteurs, des infirmiers, des médicaments?"

"On disait qu'il y en avait, mais on n'a jamais rien vu."

"Et vous aviez des nouvelles de l'extérieur, du courrier, la radio, des journaux?"

Cette question est visiblement absurde. Tout le monde me regarde d'un air étonné. Personne dans le camp ne savait lire, personne ne parlait Français.

"Vous avez entendu parler du 13 mai 1958?"

"Qu'est-ce que c'est le 13 mai?"

C'est bien cela. Depuis trois ans, tous les événements du monde sont passés sur les internés sans y inscrire la moindre trace. Ils ont vécu entre parenthèses et, pour eux, ce premier contact avec un monde libre est une source de révélations.

Il nous faut pourtant revenir sur les problèmes qui nous hantent. Je rassemble tout mon courage, je demande:

"En dehors des viols dont vous avez parlé tout à l'heure, est-ce que vous avez eu connaissance d'autres sévices?"

L'interprète traduit. Les visages, qui s'étaient un instant détendus, se referment. Et puis, brusquement, on se met à parler d'abondance:

"Oui, l'électricité d'abord, pour tout le monde: sur les yeux en particulier et sur..."

L'interprète est plus gêné que jamais. Il n'ose pas traduire. Il dit:

"Vous comprenez..., elles parlent des parties sexuelles..."

"Et pourquoi vous faisaient-ils cela?"

"Ils accusent d'être en rapports avec l'ALN, de donner des renseignements. Alors ils prennent un homme et l'enterrent tout vivant. Ou bien ils l'attachent à un pneu. Ah oui! ils l'attachent à un pneu et ils le montent à une poulie avec une corde et ils le laissent tomber par terre, sur du ciment."

"Pourquoi l'attachent-ils à un pneu?"

"Pour que ça dure. C'est ça, pour que ça dure. S'il n'y a pas de pneu, l'homme il meurt tout de suite, tandis

qu'avec le pneu, ils peuvent recommencer plusieurs fois. Ils disent que c'est mieux comme ça."

"Vous n'avez pourtant pas eu les mêmes soldats pendant trois ans?"

"Non, ils changent de temps en temps mais ça fait rien, c'est toujours pareil."

* * *

Il y a près de deux millions de regroupés en Algérie. La situation est-elle partout la même qu'elle l'était à Aïn Zana? Nous n'avons évidemment pas pu aller enquêter sur place. Personne n'a jamais pu aller enquêter sur place, sauf dans les quelques camps modèles qui ont été organisés à proximité des grands centres. Or, ces camps modèles groupent au maximum deux cent mille personnes.

Il y avait en Algérie, en 1954, environ six millions cinq cent mille fellahs*. Sept cent mille d'entre eux sont morts. Deux cent soixante mille sont réfugiés en Tunisie et au Maroc. Sept cent mille autres ont émigré vers les grands centres, surchargeant les médinas et les bidonvilles des faubourgs. Ajoutons ceux qui sont dans l'armée, ceux qui attendent dans les prisons ou les centres d'internement. C'est donc près de quatre millions d'hommes qui ont été arrachés aux maigres terres qu'ils possédaient encore, ce qui représente une assez brutale manière de résoudre le problème de la surpopulation agricole.

Quant aux terres elles-mêmes, nous ignorons ce qu'elles ont pu devenir, en dehors des zones à forte implantation coloniale où les forces de la répression organisent, pour le compte des colons, l'exploitation des fermes. Les colons, eux, ont pris depuis longtemps leurs distances: ils se sont installés dans les villes. Mais cela ne les empêche pas d'assurer la sécurité de leurs biens en payant leur cotisation au FLN. Quant il s'agit de capitaux, il convient d'être réalistes. Miser sur les deux tableaux est une politique sage: on fait

* *Fellah*: Cultivateur. Par extension, toute personne vivant dans les régions rurales.

⁷ Le nombre total des Algériens victimes de la guerre est actuellement estimé à un million. Sur ce chiffre, nous avons estimé à 700.000 le nombre des fellahs qui ont disparu du fait de la répression.

crier "Algérie Française" dans les rues et, en même temps, on tente de s'assurer les bonnes grâces de l'insurrection tout en plaçant dans des pays sûrs les importants bénéfices que la colonisation et la guerre ont permis d'accumuler.

Mais ce dont nous pouvons par contre parler, c'est de la situation dans les zones frontalières, sur une profondeur moyenne d'environ 60 kms, soit, entre les deux frontières, sur une superficie à peu près équivalente à celle de la Suisse. Là, toutes les populations ont été exterminées, regroupées ou contraintes à s'expatrier. On pratique dans ces régions, déclarées zones interdites, la politique de la terre brûlée, au sens le plus littéral du terme. En effet, des milliers d'hectares de forêts y sont systématiquement incendiés au napalm pour éviter que les soldats de l'ALN puissent y trouver abri.

Nous avons vu ces incendies monstres. Nous avons été suffoqués par la fumée montant des pins et des chênes-lièges calcinés. Et cela, pour les Algériens, représente un des crimes les plus impardonnables. Dans ce pays où le déboisement livre le sol à la plus radicale des érosions, si bien qu'au bout de quelques années rien ne subsiste qu'un désert de pierrailles, la destruction d'un arbre est considérée comme le pire des attentats: il porte atteinte à la vie même de cette terre qui est un des enjeux principaux du combat.

* * *

Mais, pour l'instant, sur ce point de la frontière où nous nous trouvons, tout est calme. Des hommes ont étendu à terre des nattes et des couvertures, puis ont servi le couscous et les galettes que les femmes ont préparés. Nous mangeons avec le responsable local du service social et le jeune instituteur algérien qui nous sert d'interprète et n'a pas tardé à devenir notre ami. A chaque instant, on vient s'enquérir si nous ne manquons de rien. Notre présence est un événement, le seul événement vraiment insolite qui se soit produit en ce lieu depuis que des hommes s'y sont installés: depuis trois ans.

Des enfants, comme partout ailleurs, rôdent autour de nous. Dès qu'on arrive quelque part, ils sont dix, quinze, vingt, qui apparaissent, d'abord méfiants, presque craintifs,

puis rapidement familiers, souvent même affectueux.

Ils représentent à eux seuls la moitié de la population réfugiée. Les hommes, de temps à autre, les éloignent d'un geste. Ils disparaissent une seconde, puis sont là de nouveau. Ils veulent voir de plus près ces Français dont on leur a dit qu'ils étaient leurs amis. Un petit garçon effronté l'explique calmement à un vieillard qui prétendait le faire partir. L'interprète rit et traduit. Autour de nous, brusquement, le monde semble avoir repris une dimension humaine. Nous pourrions nous croire à un pique-nique, une halte au cours d'un quelconque voyage, quelque part en Algérie. Et n'était l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons d'avaloir la moindre bouchée, tant nos gorges sont serrées, nous nous laisserions facilement prendre au piège de cette fausse douceur.

Nous aurions tort. Rien n'est plus factice que cette apparente quiétude: sur le mamelon que nous apercevons à notre gauche, à quelques centaines de mètres à peine, un homme de soixante ans, accompagné de son petit-fils — 12 ans — a été surpris, il y a moins d'une semaine, par une patrouille de parachutistes. L'enfant a disparu. Un hélicoptère l'a emmené. C'est du moins ce que m'affirment ceux qui ont assisté, de loin, à la scène. Quant au vieillard, il a été abattu d'une rafale de mitrailleuse, après qu'on ait brisé ses bras et ses jambes à coups de gourdin. Son corps a été abandonné sur place et enterré par les soins des autres réfugiés. Le motif de cette exécution, sommaire dans sa décision, mais raffinée dans ses procédés? L'homme était un Algérien, donc un fellagah.⁸

Car si la propagande colonialiste s'essouffle à répéter que les Algériens ne reconnaissent pas le FLN comme leur organisation, l'ALN comme leur armée et le GPRA⁹ comme leur gouvernement, la répression s'encombre de moins de nuances: réaliste à l'extrême, l'armée ne fait pratique-

⁸ *Fellagah*: celui qui brise, qui fait éclater. Le terme fellagah a été utilisé par les Tunisiens pour désigner leurs révolutionnaires. Il a été appliqué par extension aux révolutionnaires algériens dont on a prétendu en 1954 qu'ils n'étaient que des "fellagahs" tunisiens qui avaient franchi la frontière. Ce mot n'est jamais utilisé par les Algériens. Les Français d'Algérie disent, par dérision, les fellouzes.

⁹ GPRA: Gouvernement Provisoire de la République Algérienne.

ment aucune différence entre population civile et combattants, entre hommes, femmes et enfants. "Ils en sont tous" déclarent les officiers à leurs hommes. Cette petite phrase, nous l'avons entendue prononcer par des dizaines de personnes que nous avons interrogées et qui avaient été les victimes des opérations de ratissage. C'est cette même petite phrase qui, aux yeux des forces de l'ordre, justifie toutes les exactions. Que ne voient-ils pas qu'à eux seuls ces quelques mots condamnent radicalement cette guerre et au surplus la vouent forcément à l'échec?

C'est donc en vertu de cette attitude générale que cet homme a été assassiné, cet enfant enlevé. Ils se trouvaient en outre l'un et l'autre dans cette zone déclarée interdite. Et se faire surprendre en zone interdite équivaut toujours à une condamnation à mort.

Mieux vaudrait, dirait-on, ne pas s'y rendre, surtout lorsqu'on a la chance de se trouver relativement à l'abri, au-delà de la frontière. Cette réaction, nous l'avons eue nous-mêmes au début de notre voyage, surtout après nous être rendus compte que de très nombreux réfugiés commettaient constamment ce genre d'imprudences. Qu'est-ce qui pouvait les inciter à s'exposer ainsi aux pires dangers et pourquoi, d'autre part, cette obstination à s'installer le plus près possible de la frontière, dans des endroits parfois difficilement accessibles, éloignés de tout point d'eau, exposés aux bombardements d'aviation, aux incursions de patrouilles et, le plus souvent, quasi désertiques?

Nous avons découvert, par la suite, les motifs de ces comportements. Il en est d'affectifs: soucieux de ne pas trop s'éloigner du pays, de continuer à l'apercevoir, comme une terre promise provisoirement inaccessible; volonté, aussi, de rester le plus possible en contact avec leur armée, avec le combat. Loin à l'intérieur de la terre étrangère, ils ne sont plus que des réfugiés. Sur la frontière, ils ont le sentiment de participer encore à la lutte et de savoir, un peu, ce qui se passe. Pour ces hommes qui ne sont atteints par aucun des moyens modernes d'information, le contact direct est indispensable; ils veulent rester le plus possible en contact avec l'Algérie.

Il existe aussi des raisons plus directement matérielles:

dans cette Algérie toute proche et aujourd'hui déserte, chaque richesse appartient à celui qui parvient à s'en saisir. Oh! ce ne sont que bien maigres conquêtes: un peu de fourrage, quelque figues de Barbarie,¹⁰ du bois, des branches. Mais, si peu que ce soit, cela ne représente pas moins les indispensables ressources qui, jointes aux secours distribués, permettent aux familles de subsister.

Dans les forêts du Nord, il s'est même organisé une véritable contrebande du liège: arraché aux troncs des chênes algériens inexploités et vendu en Tunisie, ce liège procure quelque argent, vite échangé contre une paire de poulets, une marmite de terre ou un litre d'huile.

Mais de telles expéditions sont, on l'a vu, fort dangereuses. Aussi, la plupart du temps, les organise-t-on avec soin: des guetteurs sont placés dans les arbres et sur les crêtes des environs, cependant que les plus courageux font le ramassage. Et puis, on évite de s'y livrer lorsque le bruit des combats ou des tirs d'artillerie est par trop proche. Car tous les soirs, à partir de cinq heures, cannonades et tiraillades se déchainent. Elles forment le bruit de fond de chaque nuit, dès qu'on effleure la terre algérienne.

* * *

On a beaucoup parlé des réfugiés algériens depuis quatre ans, mais la manière dont on les évoque ne donne qu'une idée très inexacte de la réalité. On parle couramment, par exemple, de camps. Or, des camps véritables, nous n'en avons vu qu'un. Et heureusement qu'il est à peu près unique: c'est là que la misère nous est apparue la plus grande et accompagnée d'une détresse humaine que nous n'avons rencontrée nulle part ailleurs à ce haut degré. La vie sous la tente, surchauffée l'été, glaciale l'hiver, est insupportable sous ce climat. Le gourbi de cailloux, de branches et de terre séchée — les matériaux variant suivant les latitudes — est infiniment préférable. D'autre part, pour ces déracinés, rien n'a plus d'importance que de reconstruire dans toute la mesure du possible des cadres d'exis-

¹⁰ Figs de Barbarie: fruits d'un cacté d'une espèce assez commune appelé figuier de Barbarie (le figuier des pays barbares).

tence se rapprochant un peu de ceux qu'ils ont été contraints de quitter. Aussi le réfugié, des qu'il a franchi la frontière, n'a qu'une idée: s'installer là où il le peut avec sa famille, si possible à proximité de quelques personnes de son ancien douar; reconstruire un gourbi; essayer de recréer, dans les pires des conditions, un semblant de vie quotidienne. Dépisté, recensé par l'administration du Front, il ne se déplace pas pour autant. Il se rend une fois par mois au lieu où on lui distribue des secours, souvent au prix de plusieurs heures de marche, assiste dans les centres désignés aux réunions d'information ou d'éducation politique, envoie ses enfants à l'école coranique¹¹ ou à la médersa¹² organisée dans son secteur par le ministère algérien des affaires sociales, glane dans les champs tunisiens pour récolter un peu de paille, quelques grains oubliés qui serviront à nourrir une maigre volaille. Au prix de quelque invraisemblable miracle il offre au visiteur le thé à la menthe trop sucré, cependant que chauffe dans un coin du gourbi une marmite ne contenant parfois que quelques poignées d'herbes sauvages et que sèche au soleil une galette de blé dur, seuls éléments du repas unique d'une famille de cinq à six personnes.

De nos visites dans ces nouvelles mechtas, de la manière dont nous étions reçus, il faudrait tout dire: l'étonnement d'avoir affaire à des Français et puis, une fois la confiance établie grâce aux responsables qui sont avec nous, l'expression de la plus naturelle des fraternités; la générosité aussi: telle famille, qui possédait quatre oeufs, n'a-t-elle pas voulu les faire cuire pour nous les offrir? telle autre nous donner le coq qui constituait sa seule richesse?

Et il faudrait citer aussi toutes ces phrases que nous ne sommes pas prêts d'oublier, comme celle-ci, adressée par une femme à l'interprète, en parlant de Dominique Darbois:

"Elle est Française? Alors comment ça se fait qu'elle soit aussi gentille?"

Et ceux qui avaient tellement peur de nous voir que

¹¹ *Ecole coranique*: école traditionnelle musulmane où on apprend aux enfants à réciter le Coran et, théoriquement, à le lire et l'écrire.

¹² *Medersa*: école moderne où l'enseignement est fait soit en arabe, soit en arabe et en français.

même leurs responsables ne parvenaient pas à les calmer; et ce garçon de neuf ans que le bruit des voitures effrayait parce que les seuls moteurs qu'il avait jamais entendus étaient ceux des chars écrasant femmes et enfants...

* * *

Nous parlons constamment des interprètes. Cette évocation peut surprendre. Comment, dans cette province soi-disant partie intégrante de la France, où le pays colonisateur aurait déversé pendant cent trente ans les bienfaits de sa culture, est-il nécessaire que des Français aient besoin d'un interprète pour s'entretenir avec les habitants? Hélas! il faut bien le reconnaître - et ce fut une des grandes surprises de notre voyage - pratiquement personne, en dehors d'un pourcentage difficilement appréciable des habitants des grandes villes et, à un moindre degré, de ceux d'une étroite bande côtière, ne parle *un mot* de français, même pas ces formes rudimentaires du langage qui permettent de saluer, de remercier, de demander de l'eau, du pain ou sa route. Ces gens ignorent tout de la France, ou du moins n'ont jamais eu de rapport avec cette "mère patrie" imposée que par le truchement du colon local, qui les méprisait trop pour leur adresser la parole et des armées de toutes les pacifications successives qui ont entamé avec eux un dialogue purement policier, ponctué par les coups, les tortures et les exécutions sommaires.

La scolarisation? Elle nous est apparue comme quasi nulle. Nous l'avons dit: dans le camp d'Aïn Zana, personne ne savait lire, personne ne parlait français. Le phénomène est général. L'enseignement de l'arabe proscrit, sans que l'enseignement du français soit développé, a donné ce triste résultat. Et il ne semble pas que ce soit à l'intérieur des camps de regroupement, ni même des villes surpeuplées, que ce problème pourra recevoir un début de solution. Pensons seulement qu'il faudrait actuellement près de 80.000 instituteurs pour assurer la scolarisation de l'ensemble de la jeunesse algérienne...

Or, en face de cet incroyable impérialisme de l'administration colonialiste et de la non moins incroyable obstination du gouvernement central, qu'avons-nous trouvé? Des hom-

mes qui consacraient une partie de leur temps à expliquer à leur peuple qu'il ne faut pas confondre le peuple français avec les colonialistes.

"Nous ne voulons pas que notre peuple verse dans le racisme et la xénophobie," nous a dit un responsable. Et un autre, au cours d'une réunion politique à laquelle nous assistions et où il s'adressait à quatre ou cinq cents chefs de familles réfugiées, a déclaré: "... Les colonialistes français, ce n'est pas le peuple français. Il y a une différence entre le peuple français et les colonialistes français. Ce sont les colonialistes français qui veulent nous exterminer et qui mènent la lutte... Les colonialistes, c'est une race à part. Ce sont des gens mis au monde on ne sait pas comment, des gens que les intérêts personnels ont poussé à tromper leur monde pour en asservir un autre. Le peuple français ne peut pas se libérer de cette guerre à cause de l'emprise extraordinaire des colonialistes qui ont soif de toutes les richesses de l'Algérie. Les Français n'arrivent pas à bloquer cette puissance colonialiste qui nous combat. Ce que vous devez comprendre, c'est qu'il y a des choses que nous devons regarder avec objectivité, avec largesse d'esprit. La présence de ces Français, ici, est un honneur pour la Révolution."

Cette réunion se passait à Touireuf le 21 août 1960, et l'homme qui parlait ainsi ignorait tout de la langue française. Une fois de plus, notre interprète traduisait et nous enregistrions la traduction.

Par la suite, nous avons pu constater que des thèmes de ce genre étaient constamment repris dans d'autres causeries, d'autres discours. Est-ce là ce qu'on a appelé l'école de la haine?

Mais cette remarquable lucidité politique et cette hauteur de pensée pourront-elles toujours être maintenues? Ce qu'on a nommé la "génération des maquis" commence à exercer son influence sur la Révolution Algériennes. Les jeunes hommes qui ont aujourd'hui vingt ans avaient cinq ans en 1945, au moment des massacres du Constantinois, quatorze ans au début de la guerre. Ils ont vécu les années les plus décisives de leur vie dans un climat de violence et d'horreur. Plus encore que leurs parents, ils n'ont connu de la France que le visage de la répression. Il se-

rait temps de leur en montrer un plus aimable, ou bien craignons qu'ils refusent de le connaître le jour où on se décidera enfin à le leur présenter.

* * *

Il faut le dire, peu de choses nous ont autant frappés que cette détermination des Algériens à ne pas intégrer le peuple français à la guerre qui leur est faite.

Par delà toutes les désillusions qu'ils ont subies, tous les appels restés vains, toutes les dérobades des partis de gauche de la Métropole, ils persistent à affirmer que l'Algérie libre ne peut que vivre en bonne intelligence avec une France libre et, allant plus loin, que leur combat libérateur est, en fin de compte, le même combat que celui que devrait mener le peuple français, les ennemis des deux peuples étant les mêmes, et une commune victoire devant être le plus sûr moyen de supprimer à jamais dans les deux pays toutes les formes de l'impérialisme, y compris bien sûr sa plus virulente: le fascisme, ce fascisme que la guerre d'Algérie renforce inéluctablement puisqu'il s'agit d'un virus toujours sécrété par les formes sociales traditionnelles lorsqu'elles se sentent menacées. (Nous connaissons malheureusement fort bien ce phénomène. Nous avons déjà subi les effets de cette dépravation dans laquelle ceux qui composent ces formes sociales se réfugient pour tenter de sauvegarder leurs privilèges ainsi que l'idée qu'ils se font du monde qui les leur assure.)

Et pourtant il faut à ces hommes, depuis si longtemps et si cruellement blessés dans leur chair comme dans leur esprit (pas un qui n'ait été quelque jour torturé, insulté, emprisonné) un courage et une liberté de jugement considérables pour affirmer ainsi leur solidarité de fait avec le peuple français. Il suffit, pour en être persuadé, de se remémorer tout ce qui a été révélé sur les méthodes utilisées en Algérie par l'armée et l'administration.

Il n'est pas dans notre propos de recommander ici ce procès: il a été fait trop de fois. Le dossier qui groupe les témoignages, les aveux, les constatations diverses est trop important pour que quiconque prétende se réfugier derrière une commode ignorance.

Si on a pu croire avec quelque raison que le peuple allemand n'avait pas eu connaissance des horreurs perpétrées par le gouvernement nazi, il ne sera demain possible à personne de prétendre qu'il n'a pas su ce qui se passait en Algérie.

Le caractère de cette guerre est depuis trop longtemps dénoncé. Ceux qui acceptent, qui se taisent, qui feignent d'ignorer ou s'abritent derrière des arguments spécieux se font, objectivement, les complices des tortionnaires et des assassins. La non-dénonciation des malfaiteurs est punie par tous les codes du monde.

Et puis il y a une autre raison pour que nous ne nous engagions pas trop loin en ce domaine. A citer tel ou tel cas particulier, on risque de donner l'impression qu'il s'agit effectivement de phénomènes isolés, d'initiatives purement locales ou, en tous cas, d'un nombre de faits limités qui ne remet pas nécessairement en question l'ensemble de l'action des forces de l'ordre. Or une telle attitude, qui n'a pas manqué d'être adoptée par certains, est profondément irréaliste: l'horreur en Algérie a été élevée à la hauteur d'une institution.

Nous n'avons pas, durant notre voyage, rencontré *une seule personne*, homme, femme ou enfant, qui n'ait vécu de la manière la plus intime, à un moment donné ou à un autre, au cœur même de cette horreur. Certains en portent les traces physiques, tous les stigmates moraux.

Mais, par dessus cette horreur généralisée, cette horreur au premier degré, si j'ose dire, dans laquelle nous englobons les exécutions sommaires, les expositions de cadavres, les viols, les tortures "ordinaires" et les exactions courantes (incendies et bombardements de villages, destructions de forêts, de récoltes et de cheptel, pétrole versé sur les maigres provisions alimentaires, ainsi que la plupart des crimes qui ont été maintes fois décrits,) par delà cette horreur au premier degré, donc, il y a quelques événements exceptionnels, du moins à notre connaissance, et qui dépassent en ignominie tout ce que nous avons appris jour après jour; tel ce que nous a dit cet homme de soixante-dix ans que nous avons interrogé le 23 août à Kalaat as Senam.

L'affaire s'est passée le 14 juin 1956 au douar Oued Ksob,

à 8 kms de Ouanza. Des parachutistes de la Légion Etrangère (bérets verts) encerclèrent le village. Ils se dirigèrent vers la ferme principale qui appartenait à notre interlocuteur. Celui-ci avait, le matin même, nourri soixante soldats de l'ALN. Les "paras" demandent à sa soeur:

"Où est ton frère?"

"Je ne sais pas."

"Tu le sais puisqu'il a fait manger ici des fellagahs."

"Ma soeur a nié," dit l'homme. "Alors ils ont pris son enfant de quatre ans, ils l'ont jeté à leurs chiens policiers et les chiens ont déchiqueté l'enfant et il est mort. Un voisin qui avait vu la scène s'est sauvé. Les paras ont vu cet homme qui fuyait et ils l'ont abattu. Après, il ont brûlé sa maison avec ses deux enfants qui étaient à l'intérieur. Lorsque je suis rentré le soir, ce jour-là, j'ai trouvé les restes de l'enfant dévoré par les chiens. J'ai vu aussi le voisin qui avait été tué et les cadavres des deux gosses carbonisés. D'autres voisins m'ont raconté ce qui s'était passé. Alors nous avons enterré tout le monde, et puis je suis parti."

Et l'homme conclut ainsi:

"Je n'ai rien à ajouter sinon que même toutes mes terres brûlées, tous mes biens perdus, ma famille éparpillée et assassinée, s'il s'agit de demander mon droit, je le demanderai encore. Tant qu'il s'agit de mon pays, je pourrai encore aller plus loin. Tout ce que nous avons vécu ne peut pas nous affaiblir. Quitte à ce que le dernier soit tué, nous continuerons, c'est fini. Mon histoire, celle de ma famille, vis-à-vis d'autres, ne sont rien. Si tu entendais parler d'autres Algériens, tes cheveux deviendraient blancs... J'ai vu des soldats français prendre des enfants, les mettre sur la poitrine de leur mère et les égorger..."

Il faut parler aussi de ce garçon qui se trouve actuellement à la maison d'enfants de Sidi Bou Saïd, près de Tunis, et dont le bras droit est atrocement mutilé, inutilisable. Il nous raconte son histoire:

"Je m'appelle Mustapha. J'ai neuf ans. Mon père est mort: les soldats l'ont exécuté. Ma mère est morte elle aussi, les soldats l'ont exécutée. Je les ai vus, c'était pendant un ratissage. J'ai essayé de m'échapper. Alors les soldats m'ont attrapé et ils ont mis mon bras sur un réchaud

à pétrole allumé et ils ont tenu mon bras sur le réchaud jusqu'à ce qu'il brûle. Après, ils m'ont lâché et je me suis enfui avec mon oncle. Nous avons traversé la frontière. Maintenant je suis bien, je travaille pour devenir soldat, pour faire partie de l'ALN. Voilà."

Oui, voilà. Et, pour une fois, je me range à l'avis du Colonel Bigeard, tristement célèbre: "Aucune bête au monde ne pourrait agir comme cela."¹³ Mais, malheureusement, ce valeureux officier ne donne pas à son titre le sens que nous lui attribuons aujourd'hui.

¹³ *Aucune bête au monde...*: titre d'un reportage photographique publié par le Colonel Bigeard pour vanter l'action des parachutistes en Algérie.

Officiellement, la Révolution Algérienne a commencé le 1^{er} novembre 1954. En réalité, il vaudrait mieux dire que, ce jour là, les forces révolutionnaires algériennes se dévoilèrent et abordèrent la phase non clandestine de leur combat.

La présence, en effet, de militants dans les maquis, remontait à de nombreuses années, en tous cas à 1945. A cette époque, la répression sanglante des menées nationalistes (plus connue sous le nom de massacres du Constantinois), qui s'était abattue sur le peuple algérien le jour même de la fin de la guerre (8 mai), avait contraint un certain nombre de responsables politiques à se réfugier dans les djébel.¹⁴ Recherchés depuis par la police, ils avaient réussi à s'organiser et à vivre, grâce à l'appui des populations locales.

Par la suite, en 1948, au lendemain du scandale des élections à la première Assemblée Algérienne, s'était constituée une organisation clandestine para-militaire, l'OS (Organisation Spéciale), dont le but était d'obtenir par les armes — puisque tous les autres moyens semblaient vains — la libération de l'Algérie. Cet organe de combat s'appuyait sur les structures de l'ex PPA (Parti du Peuple Algérien), interdit par les autorités françaises.

Traqués dès 1949 par la police, qui utilise systématiquement à cette occasion, comme chaque fois qu'il s'agit de réduire une organisation algérienne, les diverses formes de tortures qui sont depuis devenues célèbres, un certain nombre de militants de l'OS prennent à leur tour le maquis. Ils y rejoignent ceux qui y vivent déjà depuis quatre ans.

Mais il faut attendre janvier 1954 pour que se produise

¹⁴ *Djebel*: mot arabe signifiant montagne. " Il est parti dans le djebel " équivalait en Algérie à: " Il a pris le maquis " (prononcez: dj'bel).

l'évènement majeur qui va permettre aux partisans de l'action directe de faire prévaloir leur point de vue: cet évènement, c'est l'éclatement du MTLD. (Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques), parti fondé et dirigé par Messali Hadj.¹⁵

Le MTLD était, tout comme l'OS, issu de l'ancien PPA. Il était en outre, à l'époque, le plus important des partis politiques algériens et le seul qui plongeât ses racines dans toutes les couches de la population: sa dislocation devait rendre disponible un nombre considérable de militants, las de l'immobilisme despotique de Messali. Du même coup, la création d'un vaste rassemblement national regroupant toutes les tendances devenait possible.

C'est ce que comprirent aussitôt les hommes de la clandestinité qui se mirent, sans tarder, à hâter les préparatifs de l'insurrection.

Dans tous les principaux maquis, des regroupements s'effectuèrent. Dans le Constantinois, Mourad Didouche et Youssef Zirout lancèrent les premiers mots d'ordre d'action. Tous deux devaient mourir par la suite au combat, Didouche en 1955 et Zirout un an plus tard. A leurs côtés, se trouvaient deux hommes que la Révolution devait plus tard rendre célèbres: Bentobal, actuel Ministre de l'Intérieur du GPRA, et Boussouf, actuel Ministre des Liaisons et Communications. En Kabylie, ce fut autour de Belkacem Krim (actuel Vice-Président du Conseil et Ministre des Affaires étrangères) que s'organisa le système.

Quelques mois plus tard (juin 1954), des délégués de chaque région se réunissaient en grand secret à Alger. Se trouvaient présents:

Belkacem Krim - responsable de la Kabylie.

Ben Boulaïd - responsable de la région des Aurès-Nementchas - mort depuis au combat (août 1956).

Boudiaf - qui devait être arrêté lors du rapt de l'avion de Ben Bella (22 octobre 1956).

Rabah Bitat - responsable de l'Algérois, depuis arrêté à

¹⁵ Le second parti politique algérien était alors l'UDMA (Union Démocratique du Manifeste Algérien), créée et dirigée par Fehrat Abbas qui ralliera le FLN en mai 1955.

Alger (23 mars 1955) et condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Mourad Didouche - responsable du Nord-Constantinois.

Larbi Ben M'Hidi - responsable de l'Oranie, arrêté depuis à Alger (25 février 1957) et assassiné dans sa cellule le 4 mars 1958 par le Colonel Bigeard en personne.

Le "Comité des six" ou CRUA (Comité Révolutionnaire d'Unité et d'Action) était né.

A cette même époque, Ben Bella, Aït Ahmed et Khider (tous trois arrêtés par la suite lors du rapt de l'avion) se trouvaient déjà au Caire où, en rapport avec les partisans de l'action armée, ils jetaient les bases de la campagne de propagande qui devait attirer l'attention des pays arabes sur la lutte du peuple algérien.

Boudiaf fut désigné par le "Comité des six" pour assurer la liaison avec Ben Bella et ses compagnons. Il devait, en même temps, assurer la coordination générale à l'intérieur du CRUA.

La seconde réunion du Comité eut lieu le 10 octobre 1954, toujours à Alger. C'est lors de cette seconde réunion que fut décidée la date du déclenchement de l'insurrection: le 1^{er} novembre à 0 heure.

En même temps, il était décidé que le Mouvement Révolutionnaire qui prenait en main le destin de l'Algérie s'appellerait: Front de Libération Nationale.

Près de deux ans plus tard, en août 1956, se tenait en Algérie, dans la vallée de la Soummam, un congrès réunissant tous les principaux responsables de l'insurrection. Ce congrès fut capital. Il représente la première étape vers ce que nous pourrions appeler la "légalisation" de la Révolution Algérienne.

Des textes, d'abord, y furent établis: l'un codifiant l'organisation générale du FLN, les autres précisant le fonctionnement de l'ALN. Le dernier enfin, connu depuis sous le nom de "plate-forme de la Soummam" représente encore aujourd'hui la base idéologique et pratique de l'action du Front.

Deux organismes étaient ensuite créés, conformément aux décisions inscrites dans les textes:

Le Conseil National de la Révolution Algérienne (CNRA),

composé de trente-quatre membres, devenait l'instance suprême de la Révolution, assumant la direction de la guerre de libération nationale, et détenteur de la souveraineté du peuple algérien.

Le Comité de Coordination et d'Exécution (CCE) était une émanation du CNRA. Composé de cinq membres, il constituait un organisme purement exécutif dont la composition était tenue secrète.

En août 1957, se réunissait au Caire le premier Congrès officiel du CNRA. Au cours de ce congrès, le nombre des membres du CCE fut porté à sept. Le CNRA, de son côté, fut élargi: il comprendra désormais cinquante-quatre personnes.

Ce développement des organismes de direction et cette codification toujours plus rigoureuse de l'action étaient rendus nécessaires par l'ampleur considérable qu'avait prise la Révolution Algérienne. Ce furent des nécessités du même ordre, jointes à l'évolution de la situation politique, qui imposèrent un an plus tard, en septembre 1958, la dissolution du CCE et la création du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne.

A cette époque, en effet, l'appareil du FLN est devenu beaucoup trop important pour qu'un simple Comité de Coordination suffise à le diriger. De véritables Ministères sont désormais nécessaires.

Nous avons, deux ans après cette création, circulé à travers ces Ministères et pu nous faire une idée assez exacte de ce que représente l'organisation du FLN. En décrire quelque peu les contours à partir des différents postes de direction donnera sans doute un aperçu de cet ensemble:

Le Comité Interministériel de la Guerre est en liaison permanente avec un Etat-major général¹⁶ qui dirige les opérations sur l'ensemble du territoire algérien. Ce comité est composé de trois personnes: Belkacem Krim, Bentobal et Boussouf qui ont en outre chacune la charge d'un département ministériel.

¹⁶ Actuellement, le chef d'Etat-Major général de l'ALN est le Colonel Boumédiène. Il convient de signaler à ce sujet que le grade de général n'existe pas dans l'ALN. Il ne sera créé qu'après la Libération (décision du Congrès de la Soummam).

Pour Boussouf, il s'agit du *Ministère des Liaisons et Communications*, qui remplit une fonction particulièrement importante étant donné le caractère dispersé des activités de l'armée. Le système de télécommunications existant est une des branches de l'organisation sur laquelle le secret est le plus jalousement gardé. Ce que nous pouvons signaler cependant, c'est qu'il fonctionne remarquablement bien, grâce, en particulier, à un matériel des plus modernes. A titre d'exemple, nous sommes en mesure d'affirmer que l'Etat-Major général transmet chaque jour au Ministère des Forces Armées un communiqué faisant état de *toutes* les opérations qui se sont déroulées sur le territoire algérien durant la journée précédente.

Pour Bentobal, il s'agit du *Ministère de l'Intérieur* qui dirige l'organisation politico-administrative à l'intérieur de l'Algérie et tient sous sa responsabilité les Fédérations qui fonctionnent dans les trois pays où la population algérienne est importante: France, Tunisie et Maroc.

Il est bien évident qu'étant donné l'état de guerre l'activité de la Fédération de France, qui oriente l'action des quelque quatre cent mille Algériens travaillant dans ce pays, est rigoureusement clandestine.

Quant à Belkacem Krim, il est responsable du *Ministère des Affaires Etrangères* qui assure les liaisons avec les nombreux pays qui ont reconnu le GPRA et avec ceux, plus nombreux encore, qui, sans l'avoir reconnu officiellement, admettent la présence sur leur territoire de bureaux du FLN. Ainsi, à travers le monde entier, des représentants du GPRA mènent une action donnant à leur gouvernement une incontestable dimension internationale.

A ces postes-clés il convient d'ajouter le *Ministère des Affaires sociales* qui a en charge les réfugiés, les réformés, les inaptes ainsi que la direction de l'éducation nationale, puis le *Ministère de l'Information* qui assure les rapports avec la presse, la diffusion de la propagande sous toutes ses formes (journaux, brochures, radio, disques, cinéma) et la représentation du FLN dans les conférences internationales. Quant au *Ministère des Finances* il gère un budget dont l'importance actuelle donnerait beaucoup à réfléchir si des chiffres pouvaient être publiés.

Chacun de ces Ministères dispose évidemment d'un immeuble indépendant et d'une administration qui lui est propre.

Cependant, à côté du GPRA et toujours dans le cadre du FLN, trois organismes se sont développés, chacun avec des tâches et des buts bien précis, achevant de donner à la jeune République Algérienne son visage d'état moderne et vigoureux. Ce sont:

— Une centrale syndicale ouvrière, l'UGTA (Union Générale des Travailleurs Algériens).

— Une centrale syndicale étudiante, l'UGEMA (Union Générale des Etudiants Musulmans Algériens).

— Une organisation à caractère humanitaire, le Croissant Rouge Algérien.

Tel est le tableau, un peu schématique mais malgré tout complet, des structures civiles actuelles du Front de Libération Nationale. Reste l'appareil militaire:

L'ALN a suivi la même évolution que le système politico-administratif auquel elle a donné naissance et dont elle reste le plus sûr garant. Au 1er novembre 1954, le dispositif mis en place par le Comité des Six comprenait approximativement trois mille hommes armés pour la plupart de fusils de chasse, de fourches ou de bâtons. En août 1956, l'armée de l'Algérie libre comprenait cinquante mille hommes. Par la suite, ses effectifs n'allaient pas cesser d'augmenter: quatre-vingt mille hommes en janvier 1957, cent trente mille en septembre 1958, cent quatre-vingt mille en août 1960.

Pendant cette même période, les effectifs de l'armée française ont été portés à près de sept cent mille hommes (en tenant compte, outre les troupes régulières, des territoriaux, des supplétifs, de la gendarmerie et des CRS).¹⁷

Mais ce ne sont pas seulement les effectifs qui ont évolué; l'armement, les structures, le niveau des cadres, l'expérience du combat, tout a effectué le même prodigieux bond en avant. Nous sommes loin, par exemple, des fourches et des bâtons des premières heures. Il suffit de prendre con-

¹⁷ CRS: Compagnies Républicaines de Sécurité (sorte de gendarmerie mobile chargée du maintien de l'ordre).

tact avec n'importe quelle unité de l'ALN, comme nous l'avons fait, pour s'en rendre compte. Le stade des bâtons n'avait d'ailleurs pas duré longtemps. Très vite les armes et les munitions récupérées dans les combats avaient renforcé les possibilités des troupes. Et ce phénomène n'a fait que s'accroître. Actuellement, des bataillons entiers sont équipés avec du matériel français, bien évidemment acquis au détriment des forces dites de l'ordre.

Cette homogénéisation de l'armement à l'intérieur des bataillons représente une phase très importante de l'évolution. Nous pensons que ce fut longtemps sur ce point précis que butèrent les responsables. Ce stade lui aussi, semble désormais dépassé: toutes les troupes que nous avons vues disposaient, chacune prise à part, du même type de fusil, de mitrailleuse, de mortier ou de bazooka. Car l'autre problème qui se posait, celui de doter les unités d'un éventail suffisant d'armes légères ou semi-lourdes, individuelles ou collectives, afin de créer une puissance de feu suffisante, semble également résolu. Partout nous avons découvert des sections de mortiers, de mitrailleuses, d'armes anti-char, des groupes de sabotage, des démineurs, des spécialistes en explosifs et, bien entendu, les fameuses équipes de transmission.

Il nous est d'ailleurs apparu qu'actuellement les efforts sont orientés davantage vers le perfectionnement du système existant que vers la constitution de bataillons dotés d'un armement plus lourd, sauf, peut-être, en ce qui concerne de futurs groupes de DCA et des unités équipées de ces *rocket-guns* qui, dans une guerre de ce genre, remplacent avantageusement l'artillerie.

Les officiers supérieurs de l'ALN que nous avons rencontrés pensent tous que, la mobilité étant une des forces principales de leurs troupes, il n'y a pas intérêt à doter celles-ci d'un armement trop encombrant, du moins dans la phase actuelle des combats.

Dans la même perspective il n'est pas possible, lorsqu'on a quelque peu vécu au coeur même de cette guerre, de considérer que le manque de véhicules mécaniques puisse représenter un handicap, bien au contraire: dans ces montagnes rocailleuses, où les routes sont inexistantes, le mulet

reste le meilleur moyen de transport et ceux utilisés par l'ALN sont à ce point habitués au combat qu'ils vont se mettre d'eux-mêmes à l'abri sous les arbres dès qu'un avion se fait entendre.

Vivant sur un terrain qu'elle connaît à merveille, formée d'hommes parfaitement accoutumés au climat et qui se battent pour leur liberté, l'ALN apparaît actuellement comme beaucoup trop importante pour que qui que ce soit puisse espérer la réduire à sa merci. Loin de s'affaiblir, elle augmente sa force chaque jour.

Et nous n'avons pas encore parlé de l'entraînement que subissent les *djounoud*¹¹: nous avons longuement visité plusieurs des camps où les jeunes recrues sont formées et nous pouvons affirmer que, loin d'avoir eu l'impression de nous trouver en face de "bandes désorganisées" se préparant la mort dans l'âme à tirer leurs dernières cartouches, nous avons découvert une force militaire impressionnante, non grâce à quelque déploiement de technique, certes, mais plutôt par la force physique, la détermination, la discipline, la précision des connaissances des hommes qui la composent, et plus encore par leur enthousiasme. Etre dans l'armée, pour un jeune Algérien, représente la récompense suprême, le but le plus ardemment poursuivi. Ceux qui parviennent à l'atteindre donnent l'impression qu'ils sont définitivement comblés. Ceux qui n'ont pu encore y parvenir intriguent pour être appelés à leur tour. S'il est un fait bien certain, c'est que les problèmes de recrutement ne se posent pas au FLN.

* * *

Nous avons fait allusion tout à l'heure à la compétence des cadres. Il en est de trois origines: ceux qui ont été formés et ont conquis leurs galons dans les maquis, ceux qui ont reçu leur instruction dans les écoles de cadres et, enfin, ceux qui, sous-officiers ou officiers de l'armée française, ont rejoint, en particulier depuis 1957, les forces de l'ALN.

¹¹ *Djounoud*: en Arabe: soldats. Au singulier: *djoundi*. Le mot "djounoud" est devenu synonyme de "soldats de l'armée de libération." Le terme *Moudjahid* (au pluriel *Moudjahidines*) signifie: combattant.

La plupart de ces derniers sont utilisés presque exclusivement comme instructeurs dans les centres d'entraînement ou conseillers techniques dans les Etats-Majors. Pourquoi? Parce que le FLN se pense comme une force révolutionnaire et veut garder à l'ALN son caractère d'armée populaire. Il ne peut donc pas se défendre contre une certaine méfiance — purement idéologique d'ailleurs — envers des gens qui ont vécu trop longtemps à l'intérieur du système militariste français. Pour les dirigeants politiques, les chefs d'unités opérationnelles doivent être avant tout des chefs révolutionnaires formés à l'école de la Révolution, sortant du peuple qu'il sont chargés de défendre, et donc encore très proches de lui. Presque tous les grands responsables des willayas ou des unités de l'intérieur sont des vieux du maquis, des rescapés de l'époque héroïque où il fallait se battre à un contre cent, presque sans armes, parfois sans munitions, souvent sans eau, sans ravitaillement, avec des vêtements en loques. Il faut imaginer ce que représente un combat dans une montagne brûlée, face à des moyens matériels infiniment plus puissants que ceux dont on dispose, exposés aux coups d'une aviation qui écrase aveuglément tout ce qui semble opposer une ombre de résistance et avec, beaucoup plus que la faim, cette soif ardente que le premier coup de feu décuple soudain et qu'on ne pourra souvent pas satisfaire avant douze ou vingt-quatre ou même quarante-huit heures de lutte, de marches forcées, de confrontation permanente avec la mort.

Ceux qui ont vécu cela pendant des années sont devenus de grands chefs de guerre. Nous en avons connu un, illettré et chargé de responsabilités écrasantes, qui lisait une carte d'Etat-Major avec une incroyable sûreté et dirigeait ses hommes avec un sens de la tactique et de l'efficacité que pourraient lui envier bien des officiers sortant des plus grandes écoles militaires du monde.

Et puis il y a les jeunes, ceux qui, après quelques mois d'opérations, sont envoyés dans une école de cadres pour se préparer à assumer leurs nouvelles fonctions. Il faut avoir vu leur application, leur désir forcené d'apprendre; la manière dont ils se penchent sur ces instruments nouveaux pour eux que sont un cahier et un stylo-bille, dont ils assimilent

un certain nombre de termes barbares, tels que: coordonnées rectangulaires d'un point, ligne de tir, ligne de mire, ligne de site, balistique, etc... Il faut avoir vu aussi leur joie presque enfantine lorsqu'ils ont su répondre correctement à une question de leur instructeur et la manière dont ils abandonnent papier et stylo pour aller se livrer, dans la montagne, aux plus rudes des exercices.

Il faut avoir vu aussi ceux qui, sous la conduite de quelques médecins, apprennent dans les hôpitaux militaires à jouer leur rôle d'infirmier et qui, la journée de travail finie, veillent encore longuement pour préparer les pansements, les compresses, les paquets de gaze qu'ils utiliseront le lendemain.

Il faut le reconnaître, l'effort que fait ce peuple, dans tous les domaines, pour arriver à vaincre et pour se montrer digne de sa victoire est un spectacle prodigieux. Nous sommes loin de l'Arabe paresseux et voleur que nous décriaient les colons.

* * *

Mais nous avons voulu, au cours de notre voyage, voir également les différentes réalisations qui représentent des formes différentes du combat du peuple algérien: combat pour durer, combat pour vaincre, mais aussi combat pour préparer l'avenir.

Or l'essentiel, dans cette préparation, c'est d'éduquer. Il faut achever de sortir ces hommes et ces femmes, et plus encore ces enfants, de l'immobilisme social et culturel dans lequel ils ont été enfermés depuis la conquête et auquel le processus révolutionnaire a commencé de les arracher. Car c'est peut-être un des aspects les plus importants de la Révolution Algérienne que cette brusque cassure qu'elle a créée au sein de structures sclérosées par la colonisation. A partir de cette véritable explosion tout est redevenu possible d'un coup.

Dans le domaine de l'instruction, beaucoup a déjà été fait, mais là, plus encore qu'ailleurs, les besoins sont immenses, nous l'avons dit, et l'indispensable priorité accordée actuellement à la guerre de libération, dont l'heureuse issue conditionne tout le reste, ne permet pas de développer autant

et surtout aussi vite qu'il serait nécessaire une action vraiment efficace dans ce sens.

Pour les orphelins, il y a bien sûr ces admirables maisons d'enfants que nous avons longuement visitées. Pour les réformés et les inaptes de l'ALN, il existe des centres où des hommes de trente à soixante ans apprennent à lire et à écrire en six mois et parviennent en deux ans au niveau du certificat d'études. Pour les enfants qui vivent sur les frontières, des écoles coraniques ont presque partout été créées. Mais l'école coranique, il faut bien le reconnaître, n'assure qu'une instruction rudimentaire et l'enfant qui, pendant quelques années, y apprend à annoncer le Coran et à en écrire quelques versets sur des tablettes de bois, n'est guère armé pour l'existence. Dans quelques endroits il existe des écoles modernes où un enseignement sérieux est appliqué en arabe et en français. Mais il n'y a pas un enfant sur cent qui puisse les fréquenter, le manque d'instituteurs limitant trop le développement d'établissements de ce genre.

Je me souviens de ce garçon rencontré dans le camp d'Haïdra, assez loin dans le sud, et qui, miraculeusement, parlait le français. Il devait avoir dix ans. Il m'a dit: "Tu comprends, il faut que je pense à mon avenir. Ce que j'apprends à l'école coranique, c'est rien. C'est pas avec ça que je pourrai faire quelque chose plus tard. Il faut que j'aille ailleurs, que je m'instruise."

Cette soif d'instruction est quasi générale. Ceux qui ont la chance de pouvoir la satisfaire le font avec une étonnante frénésie. Devant cette admirable jeunesse, devant ces enfants précocement mûris par les souvenirs hallucinants qu'ils portent en eux et la vie misérable qu'ils mènent et qui, très loin des habituels problèmes de l'enfance sont déjà tout tournés vers l'avenir, on reste confondu de ne pouvoir rien faire pour les aider à devenir des hommes.

Des initiatives intéressantes naissent pourtant de-ci, de-là, tel ce centre de formation professionnelle organisé par l'UGTA et où deux cents jeunes de quatorze à dix-huit ans apprennent un certain nombre de métiers, allant de la mécanique à la coiffure. Ceux-là pourront un jour être tailleurs, peintres, plombiers. Mais ils sont deux cents et il y en a des milliers sur les frontières et il faut s'occuper des mil-

lions d'autres qui sont en Algérie et dont un certain nombre relève déjà de l'Administration du Front.

N'importe. Ce qui reste réconfortant, c'est que les problèmes que pose une perspective d'éducation massive sont un des soucis prédominants des dirigeants de la Révolution. Ils en donnent la preuve en consacrant actuellement à cette question tous les efforts qu'ils peuvent distraire de la grande préoccupation que cause la conduite de la guerre. La veille de notre départ pour l'Europe, huit assistantes sociales bénévoles sont parties pour les frontières avec mission de former sur place des auxiliaires, choisies parmi la population réfugiée afin de créer, dans chaque secteur, de véritables foyers d'animation sociale et culturelle.

Cela semble peu de chose mais c'est pourtant dans des initiatives de ce genre — absolument révolutionnaires non seulement dans leur conception mais par rapport aux structures de ce pays où la femme, plus encore que l'homme, a souffert depuis si longtemps de ce fameux immobilisme dont nous parlions tout à l'heure — qu'il faut chercher les solutions aux divers problèmes qui se posent. Si nous revenons l'an prochain auprès de nos amis algériens, sans doute pourrions-nous constater que des progrès remarquables ont été accomplis en ce domaine.

Il y aurait encore beaucoup à dire: il faudrait parler de ces ateliers de couture, remarquablement équipés, où des femmes algériennes bénévoles travaillent douze heures par jour pour confectionner des vêtements; parler aussi de ce centre de rééducation pour grands blessés qui était, lors de notre voyage, en cours d'organisation, sous la direction de médecins spécialistes yougoslaves. Et encore de ces ouvriers que l'UGTA envoie dans tous les pays d'Europe pour parfaire leur formation professionnelle et qui non seulement apprennent la langue du pays qui les héberge mais reviennent parfois, au bout de deux ans, avec des diplômes d'ingénieurs; de ces étudiants disséminés à travers le monde, à qui l'UGEMA procure de maigres bourses, et de ceux qui, en Tunisie et au Maroc, dans des conditions matérielles à peine imaginables, poursuivent leurs travaux dans l'unique but de participer eux aussi, demain, à la création de l'Algérie nouvelle... Mais peut-être les photos qu'a prises Domi-

nique expliqueront-elles, mieux qu'un texte, ce que peut être cette Révolution Algérienne sur laquelle, nous nous en sommes rendus compte, tout reste à dire. Un jour pourtant, tout finira par être dit et beaucoup seront alors étonnés de découvrir à la fois quelle somme de rage impuissante et de mauvaise foi politique aura pu être déployée d'un côté, quelle masse de courage et d'obstination aura été dépensée de l'autre. Il faudrait simplement que le Monde ne tarde pas trop à comprendre, et l'Europe en particulier. Cette guerre porte en germe les plus graves dangers. Les efforts de tous ceux qui en ont pris conscience sont de plus en plus nécessaires pour aider à en hâter la conclusion. Mais pas *n'importe quelle conclusion*: seule une issue qui concrétiserait une victoire des hommes sur les mécanismes sociaux les plus éculés pourra être considérée comme une vraie victoire. Tout le reste ne serait qu'arrangements provisoires, basés sur des malentendus qui laisseraient, en fin de compte, la porte ouverte à n'importe quelle aventure, n'importe quel nouveau drame. Ici comme ailleurs, politique et économie sont absolument indissociables et l'indépendance politique reste sans valeur si elle ne constitue pas la clé qui permet d'ouvrir le pays à l'indépendance économique. Encore faut-il, pour qu'il en soit ainsi, que pendant que les uns s'emparent de cette clé, les autres ne s'arrangent pas pour subtiliser la serrure. Mais, de ce danger, les Algériens ont une claire conscience. Cette guerre leur a coûté trop cher pour qu'ils acceptent d'en bâcler la fin, d'en sacrifier les buts essentiels.

A ceux qui clament "Paix en Algérie" dans les manifestations et dans les meetings il convient de rappeler cette vérité première. La paix, pour ceux qui se battent, ce n'est pas un simple moyen d'enlever à la France et au monde Atlantique le souci majeur d'une guerre qui trouble les économies, compromet les alliances et les positions internationales, divise les pays et ruine les efforts des classes dirigeantes. La paix, c'est avant tout le triomphe d'une Révolution.

On entend dire couramment: "Nous ne remettons pas l'Algérie entre les mains du FLN." Et entre les mains de qui comptez-vous alors la remettre? Mieux vaudrait affirmer: "Nous ne remettons pas l'Algérie entre les mains

des Algériens." Cette position aurait au moins le mérite de la franchise en même temps que celui d'une certaine forme de réalisme. Car il n'y a pas, à l'heure algérienne, de compromis possible entre la colonisation — sous quelque forme qu'elle se présente — et la revendication de l'indépendance. Allons, il faut cesser de considérer les problèmes sous le seul angle de la tranquillité immédiate et du désir de n'avoir plus enfin à se soucier que des petites difficultés internes: à aucun moment, en aucune circonstance, il ne pourra plus en être ainsi. Personne ne pourra plus jamais se débarrasser du monde comme on laisse au bord de sa route un fardeau devenu trop encombrant.

Paix en Algérie? La formule reste ambiguë. C'est "Paix pour l'Algérie" qu'il faudrait dire, la paix que réclament les Algériens. Ils ne relâcheront pas leur effort à un moindre prix.

Nous savions d'ailleurs à quoi nous en tenir sur cette attitude avant de partir pour l'Afrique du Nord. Depuis plusieurs années, nous avons eu fréquemment l'occasion de nous entretenir de ces problèmes avec des militants comme avec des responsables. Néanmoins ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que nous entreprîmes ce voyage. De bonnes âmes nous avaient mis en garde: "Vous verrez, vous serez déçus, vous vous faites des illusions sur l'esprit révolutionnaire du FLN. Ils sont plus nationalistes que socialistes. De plus ils manquent de cadres, et ils n'ont pas de doctrine." "On ne peut même pas affirmer, nous a dit l'un de nos interlocuteurs européens, que la future République Algérienne sera laïque."

On ajoutait, bien sûr, que ces réserves ne devraient pas empêcher de faire preuve d'une certaine sympathie envers les Algériens: il convenait de les comprendre et de ne pas trop leur demander alors qu'ils n'en étaient qu'à la première étape de leur marche vers une situation d'hommes libres. Et puis, un certain anticolonialisme de principe, ainsi que les atrocités commises au nom de la pacification, commandaient à tout véritable démocrate de manifester sa solidarité avec un peuple soumis à la plus brutale des oppressions, mais sans se faire, pour autant, trop d'illusions

sur les capacités actuelles de ce peuple à donner une signification politique à son combat.

Vieux paternalisme occidental, dernier vestige d'une longue tradition raciste, de combien d'aveuglements, n'auras-tu pas été la cause? On aperçoit les motifs qui dictent cette attitude: cet homme de la vieille Europe, pétri de culture, sûr de son passé, confiant, malgré toutes les menaces, en son avenir, conscient d'avoir été jusqu'à ce jour au centre même de tous les grands courants de pensée et de toutes les formes d'action qui ont, peu à peu, modifié le monde, comment admettrait-il qu'un peuple, hier encore esclave, puisse trouver en lui-même, et sans adopter des formules longuement éprouvées, les voies et les moyens de sa libération? Que la révolte du tiers-monde remette en question le prétendu universalisme d'une certaine forme de pensée, voilà qui est insupportable à beaucoup.

Il faut pourtant se faire une raison: nous assistons, dans toute l'Afrique, à une Révolution profondément originale qui se présente suivant les pays à différents stades de sa progression mais qui trouve en Algérie son expression la plus radicale. Pourquoi nier ce phénomène ou lui refuser toute valeur sous prétexte qu'il ne se conforme pas à nos propres conceptions révolutionnaires — dont l'efficacité n'a d'ailleurs jamais été démontrée?

Le désarroi des maîtres occidentaux de la pensée socialiste devant l'apparition des revendications des nations prolétaires et leur refus de lier ces revendications à celles de la classe ouvrière des différents pays impérialistes apparaîtront sans doute un jour comme un inexplicable phénomène. On se questionnera longtemps sur les motifs qui ont pu conduire des gens sans aucun doute de bonne foi à commettre d'aussi curieuses erreurs.

En fait, il n'est peut-être pas facile, parvenu à un certain âge, de remettre en question des méthodes de pensée qui ont formé, pendant des décennies, la base de toute action et de toute réflexion. Mais, de cette sclérose, devons-nous accepter de supporter les multiples conséquences? On a prétendu longtemps que la situation internationale et le partage du monde en zones d'influence, né des accords de Yalta, interdisait en Europe occidentale tout avenir immédiat à un

mouvement populaire. A cette affirmation hâtive, la révolution cubaine, s'épanouissant au portes du continent américain, n'oppose-t-elle pas le plus cruel des démentis?

Il est vrai que le mouvement Fidélisme n'a pas respecté les règles d'une certaine orthodoxie: la Révolution Algérienne ne les respecte pas non plus.

Libre à certains de le déplorer mais, concrètement, il s'agit de savoir maintenant s'il convient de sacrifier nos buts à nos principes.

Pour les Algériens, cet aspect purement théorique de la question ne semble pas poser de problèmes. Du reste, ils n'ont pas le choix. La mission que les dirigeants sont chargés de mener à bien ne comporte guère de possibilités de manoeuvres: leurs buts sont clairement définis et rien ne saurait les détourner du chemin qui leur permettra de les atteindre. S'il y avait eu la moindre possibilité de compromis entre les forces révolutionnaires et celles de la colonisation, il y a longtemps que cette guerre aurait trouvé sa provisoire solution. On a trop vu comment, dans ce cas, les peuples pouvaient être bernés et les plus vigilants renvoyés à leurs soucis domestiques.

Or il ne semble pas que nous ayons à déplorer cette naturelle intransigeance: il est aisé d'apercevoir que les buts poursuivis par les Algériens sont, en fin de compte, les nôtres. De leur détermination et de cette coïncidence, nous gagnerions, sans aucun doute, à tirer quelque enseignement. A moins que nous n'ayons choisi, par avance, de nous résigner.





Des cadavres, des corps mutilés, des visages de torturés...



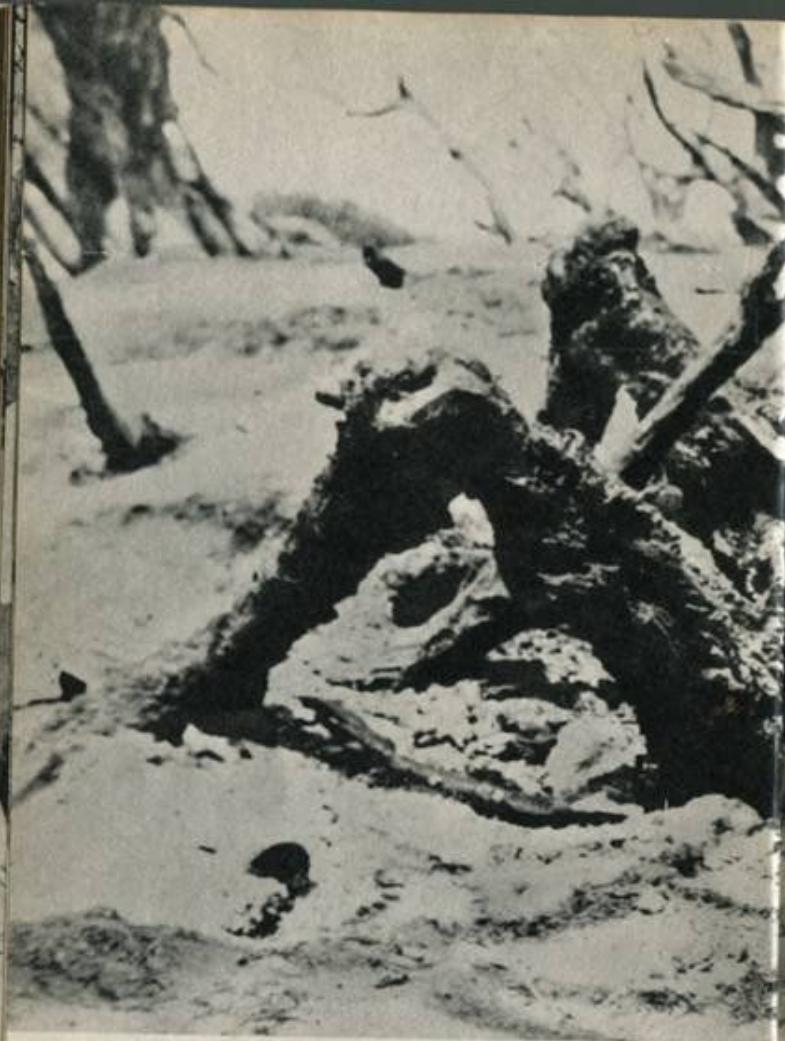
Il ne s'agit pas d'une guerre: cela s'appelle la répression.





Depuis plus de six ans, face à la plus puissante expédition coloniale qui ait jamais été mise sur pieds, une armée, née de la misère et du désespoir, mène le combat.





Cependant qu'à travers l'Algérie toute entière, des hommes et des forêts brûlent avec le napalm.



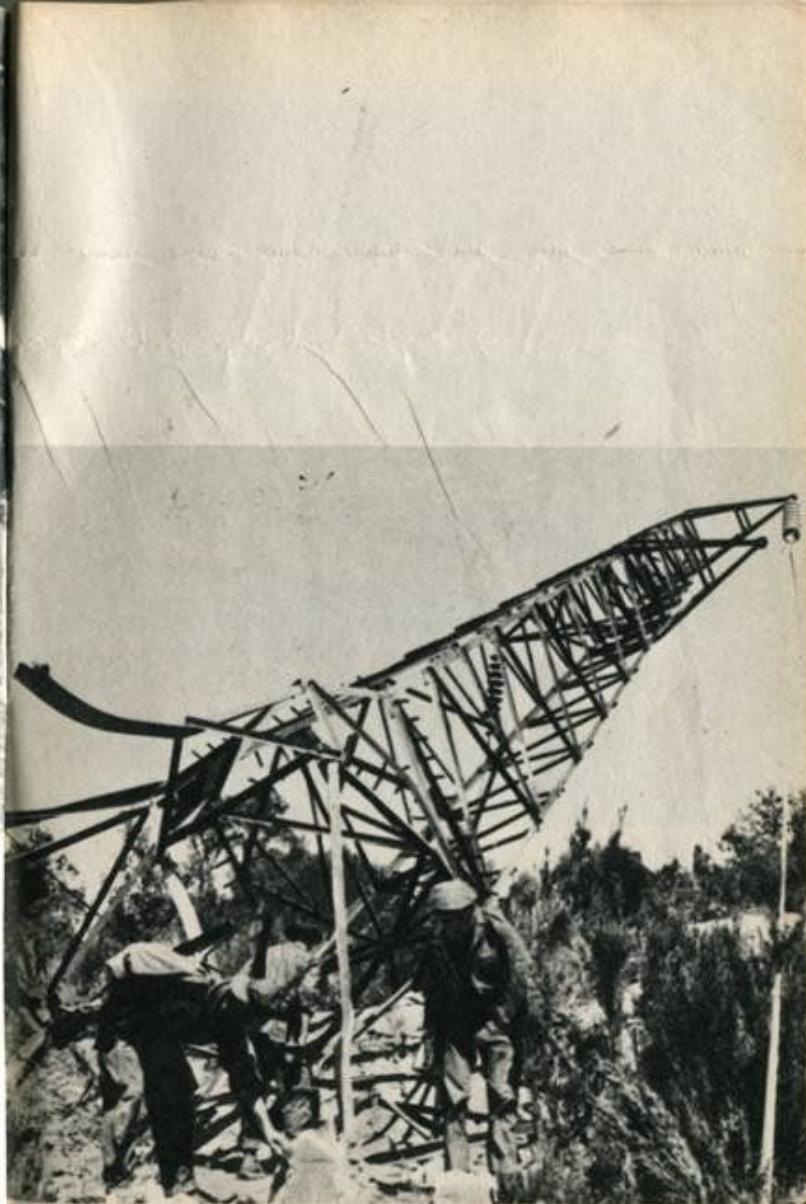
Il ne s'agissait au début que d'une poignée de "rebelles," décidés à sortir coûte que coûte de l'état dans lequel les maintenait la colonisation.

La plupart d'entre eux ont trouvé la mort dans cette entreprise, mais la force qu'ils ont créée a connu un développement prodigieux.





Aujourd'hui, partout à travers les maquis, des postes de transmission diffusent les ordres, annoncent les opérations, dressent le bilan des combats,

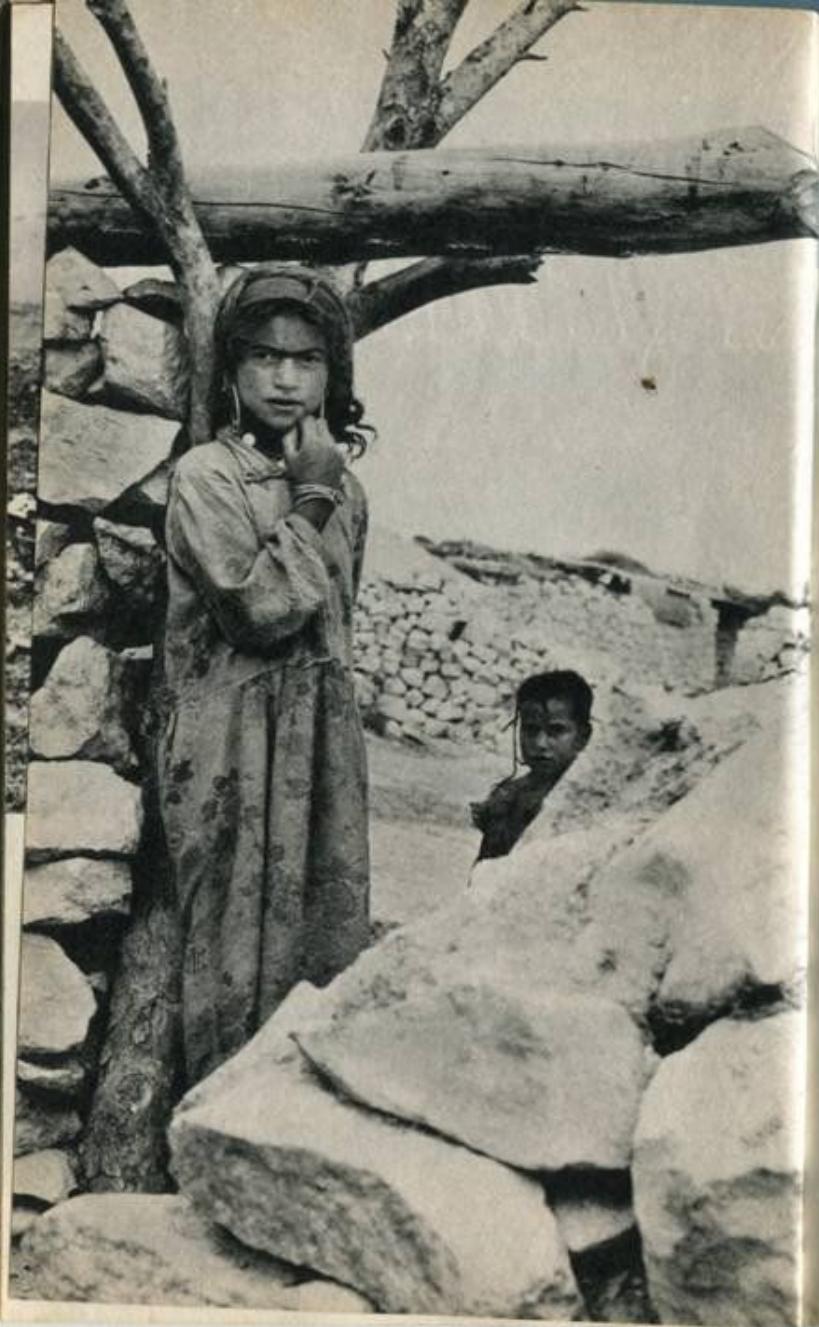




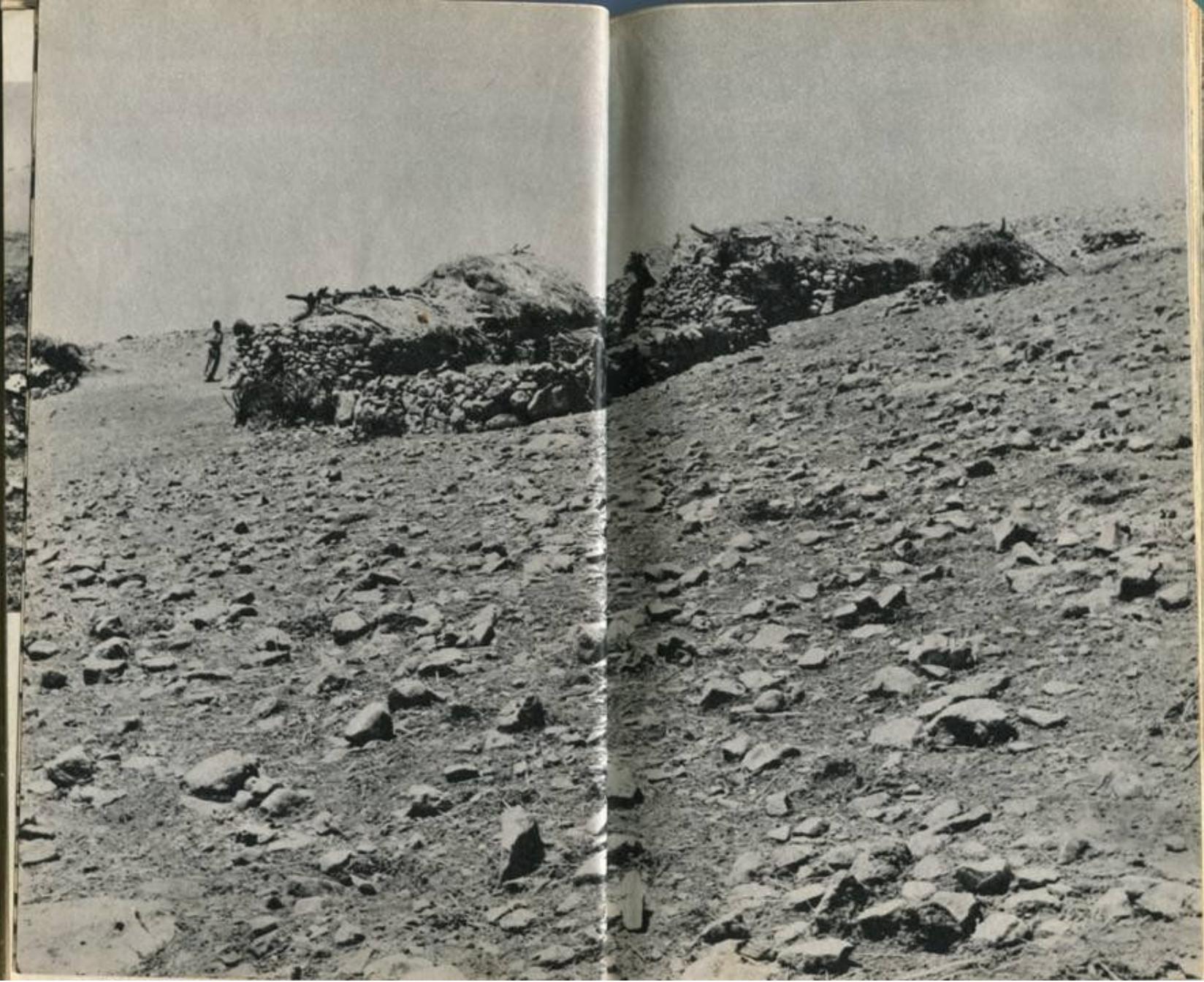
et les avions eux-même ont en partie perdu leur tranquille invulnérabilité.

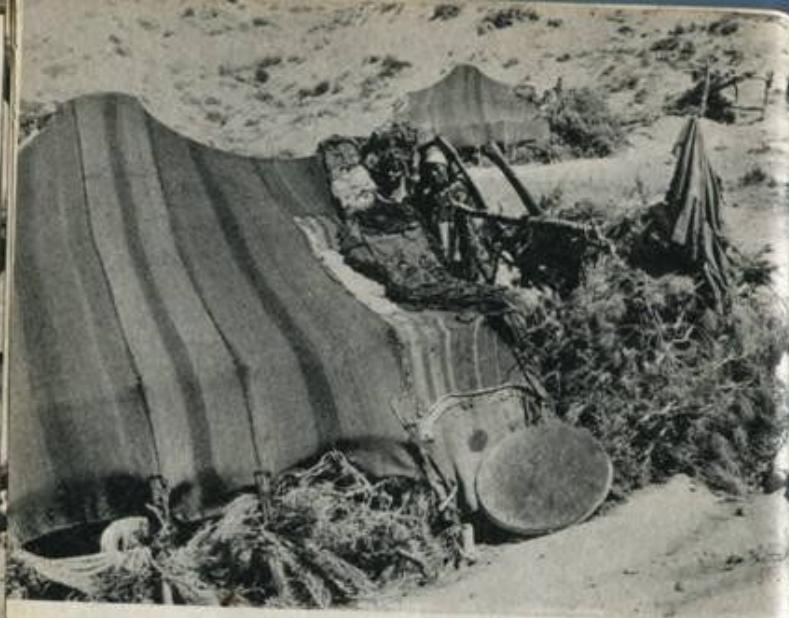


Mais les ruines des villages bombardés n'en ont pas disparu pour autant.



Pendant ce temps, au delà des frontières, d'autres villages sont apparus. Etranges villages: ils se distinguent à peine du sol rongé par le vent et le soleil. Des hommes, des femmes et des enfants les habitent: tous ceux qui ont eu la chance de s'enfuir de l'enfer algérien. Ecrasés durant l'été par la chaleur et la sécheresse, paralysés pendant l'hiver par la neige, la pluie et le froid, ils attendent au milieu des pierres.

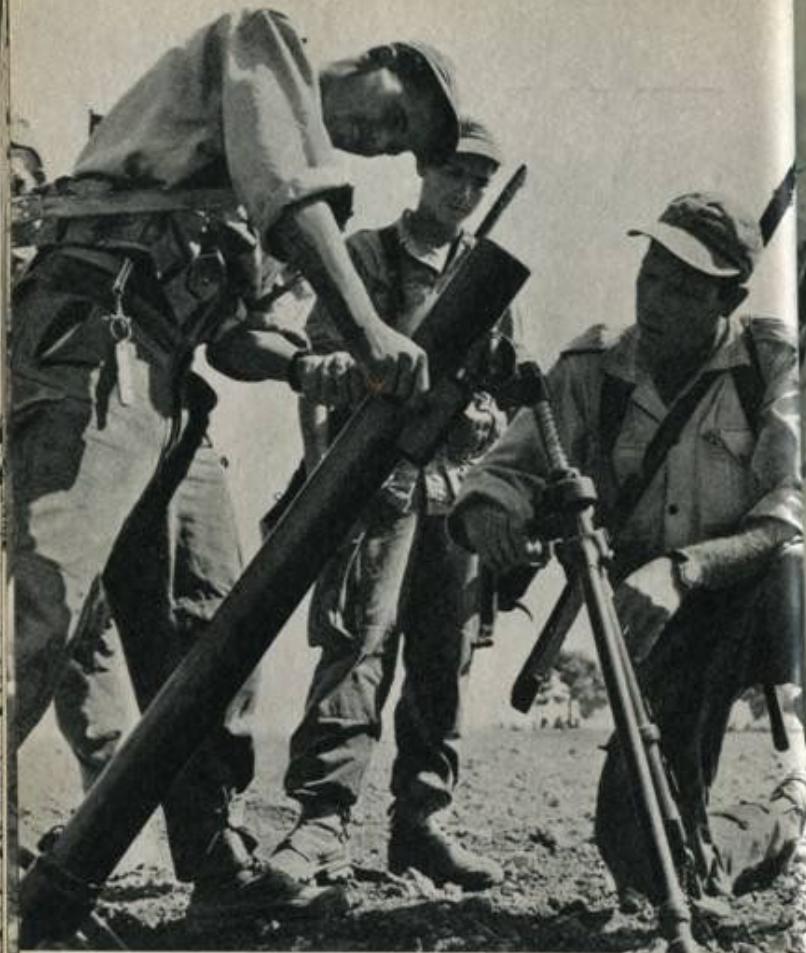




Quelques branchages venus parfois on ne sait d'où, quelques objets sauvés du désastre, des cailloux, de la terre, des haillons, un âne, un mulet, une chèvre: comment ne pas continuer à vivre? comment ne pas croire au retour, à la victoire, à la liberté?







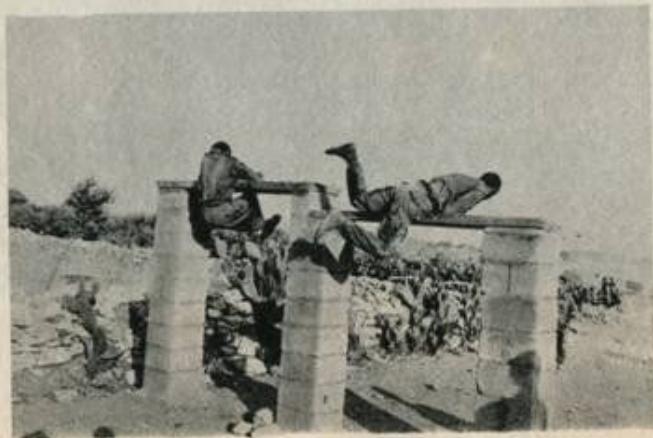
Or, cette victoire, il faut durement la gagner.



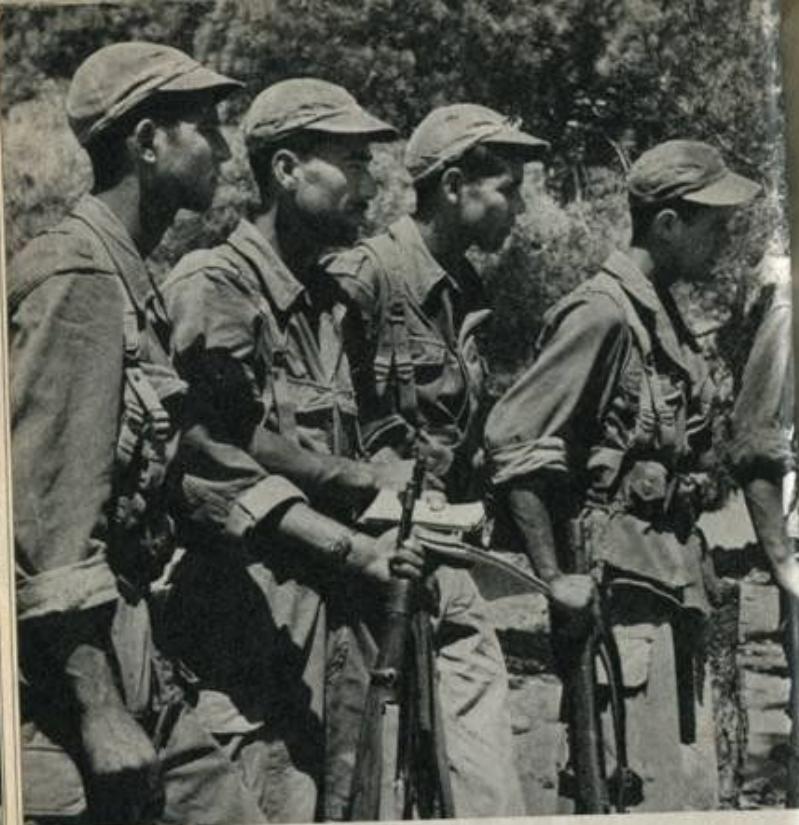
Elle est sans doute inscrite dans l'Histoire, mais parce que des hommes, jour après jour, s'emploient à l'y graver.



C'est dans le camp d'entraînement que se noue, très prosaïquement, l'aventure.



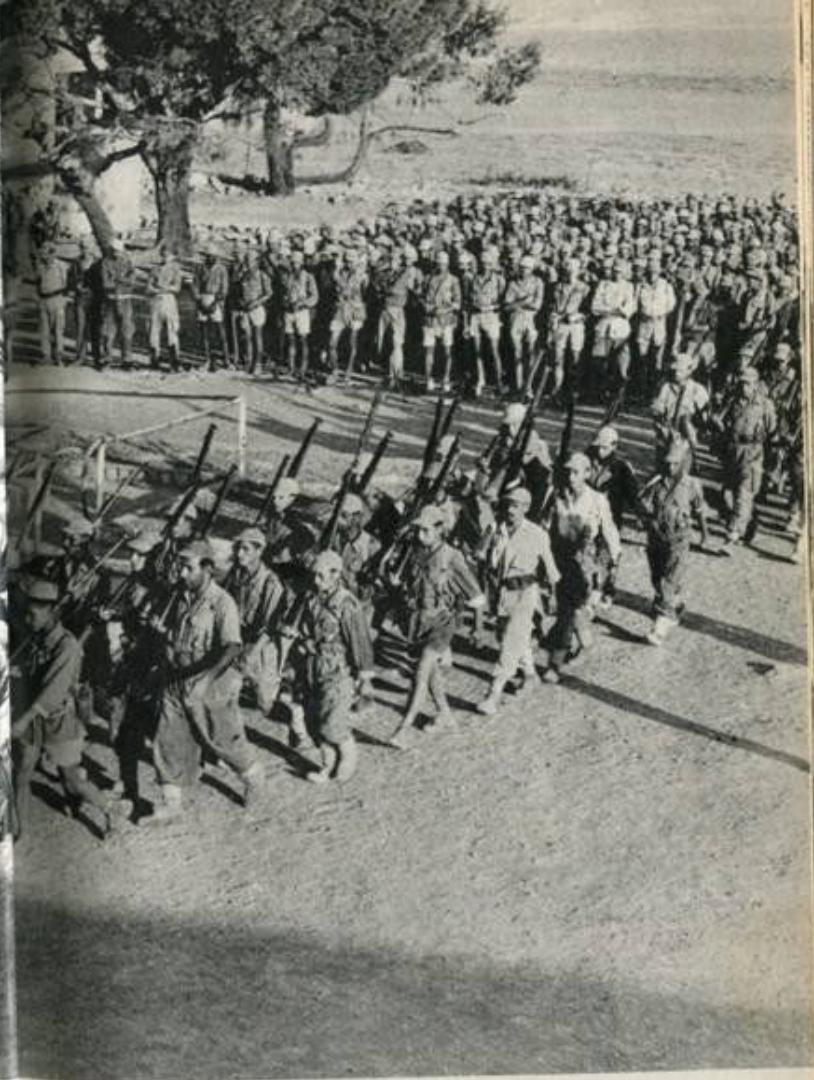
Apprendre est le premier devoir: s'instruire, réfléchir, entraîner
le corps et l'esprit.



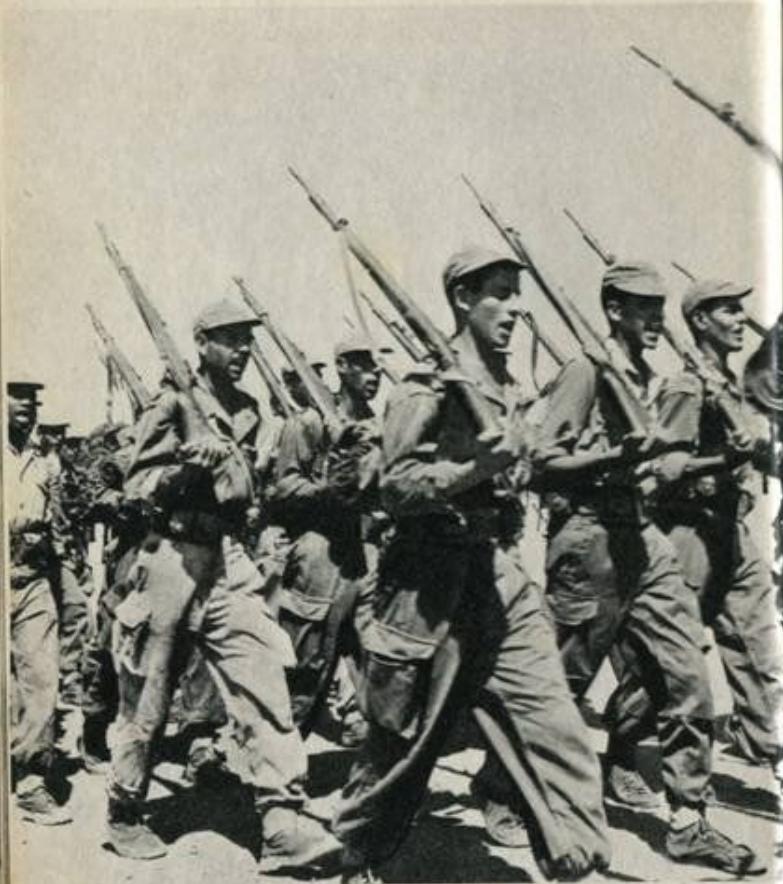
Pour l'esprit, le soumettre à la discipline studieuse des écoliers...



Lever: 5 heures. Coucher: 22 heures. Entre ces deux moments douze heures de cours, d'entraînement au combat, de marches forcées, d'exercices de tous genres, plus trois heures de haltes pour des repas sommaires et de non moins sommaires repos. Et pendant la nuit, la garde à prendre aux avants-postes.



Sont-ce bien là ces bandes désorganisées dont nous parle une certaine propagande?



Il est parmi les Algériens une chanson particulièrement célèbre. Elle s'intitule: " Je suis un Djoundi. " Les hommes la chantent en marchant. Les enfants la fredonnent.





Tous ces enfants! N'oublie-t-on pas trop souvent qu'ils représentent la moitié de la population et qu'ils ont grandi au milieu des combats? Ils la portent en eux l'unité de ce peuple, forgée dans ce passé commun.

Pour eux, il n'en a jamais existé d'autre. Qui donc pourrait leur désapprendre cette fierté d'être Algérien?





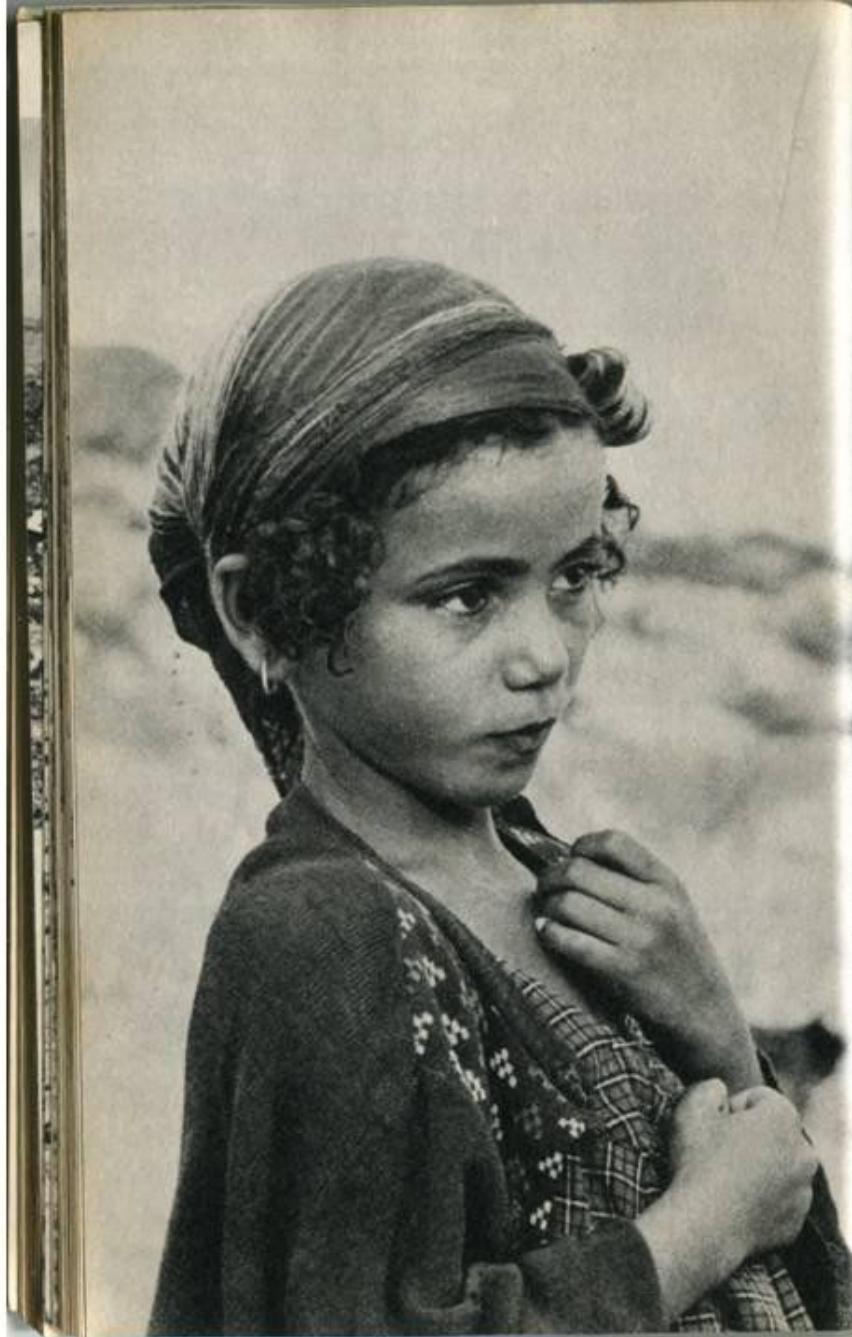
Curieusement soucieux de leur avenir, ils tentent, par tous les moyens, de s'instruire: l'instituteur n'a parfois que treize ans.





Ils tentent aussi de survivre, ce qui n'est pas toujours le plus aisé.





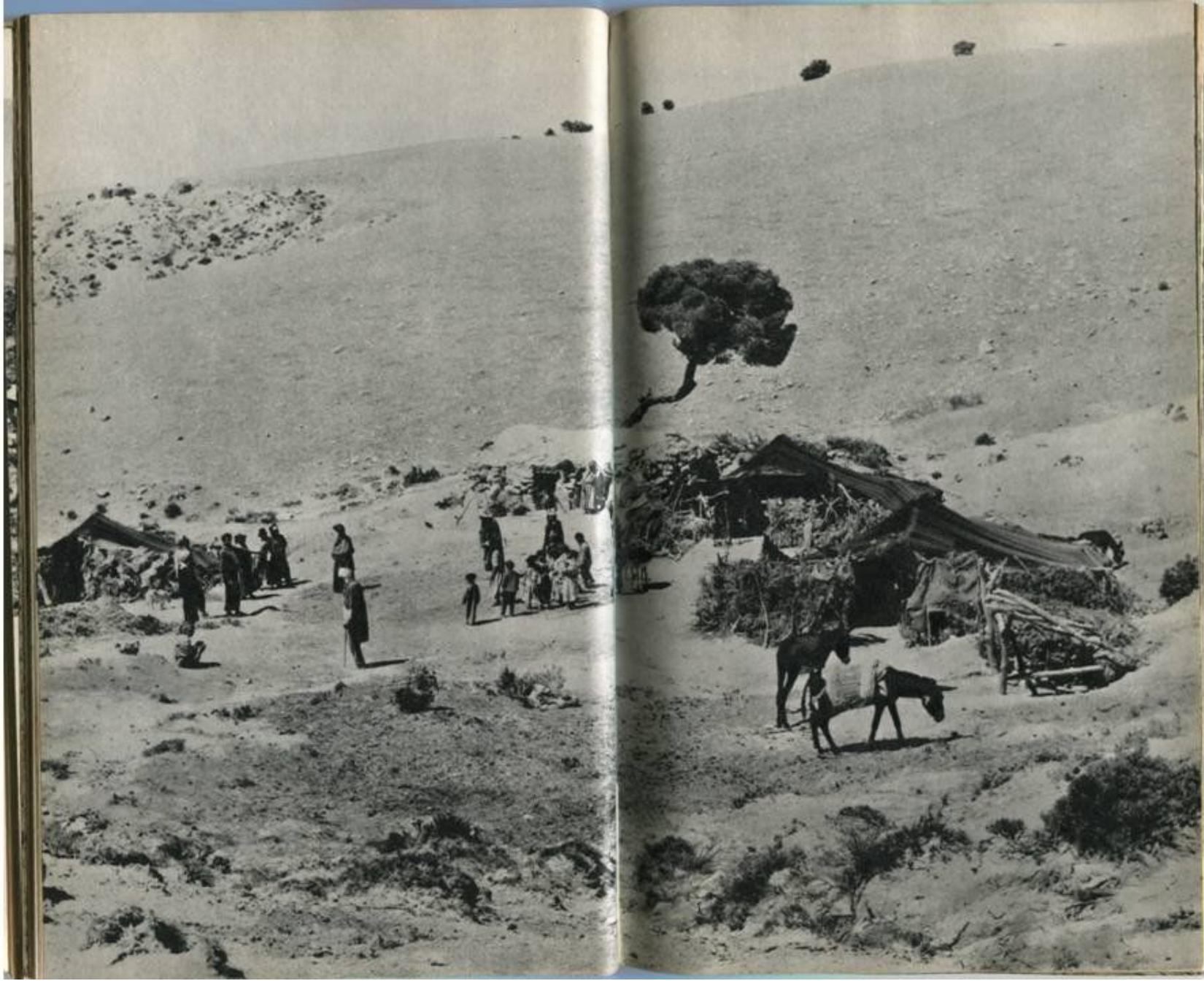
Enfin, ils s'efforcent d'oublier: celui-ci n'a pu y parvenir. Il a peur des voitures qui nous ont conduit jusqu'à lui, à travers les pistes. Il n'a jamais vu de voitures. Les seuls moteurs qu'il ait entendus sont ceux des chars et des auto-mitrailleuses qui semaient la mort autour de lui.

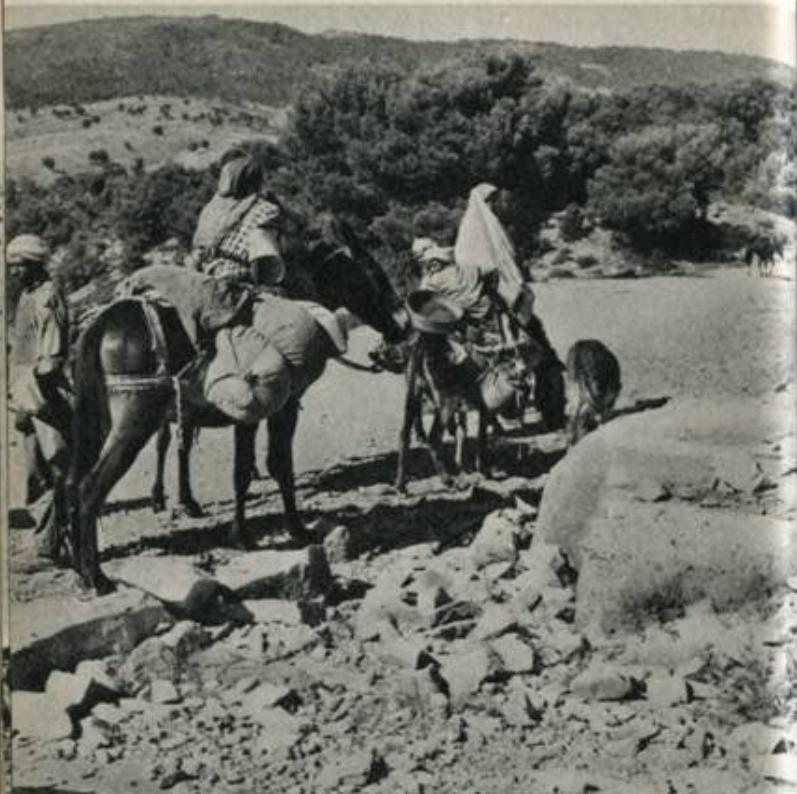




Mais ce visage de l'effroi, peut-être sortira-t-il un jour de nos esprits. Ce que nous ne pourrons jamais oublier, par contre, c'est le regard de ces évadés, après trois ans de regroupement au camp d'Aïn Zana.







Nous nous arrêtons auprès d'une caravane:
"Où allez vous?"
"On ne sait pas."
"Pourquoi partez-vous?"
"On nous a dit qu'il fallait aller ailleurs..."





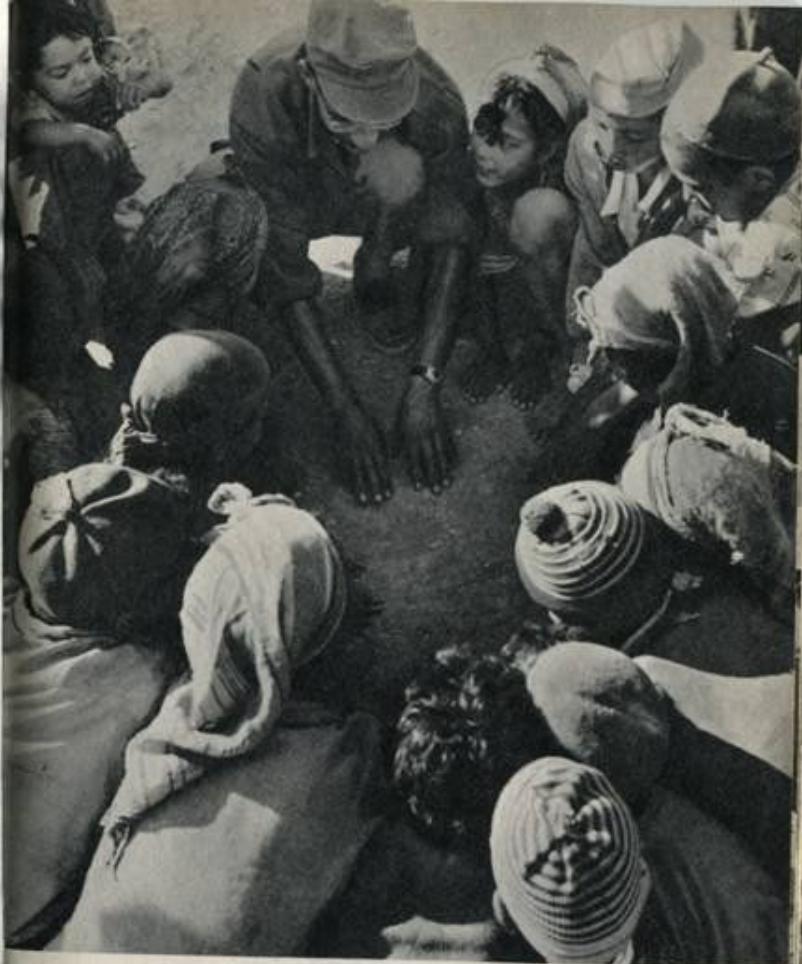
Ailleurs, il faut construire des abris pour se protéger des attaques de l'aviation: les réfugiés ne sont-ils pas des fellagahs?





Et puis il faut se rendre à la distribution de vivres, une fois par mois, quand tout va bien.





Enfin il faut apprendre à jouer et à rire: c'est important. Mais peu nombreux sont ceux qui possèdent l'art de cet enseignement.



Pour les adultes, eux aussi, l'éducation reste la forme principale du combat.





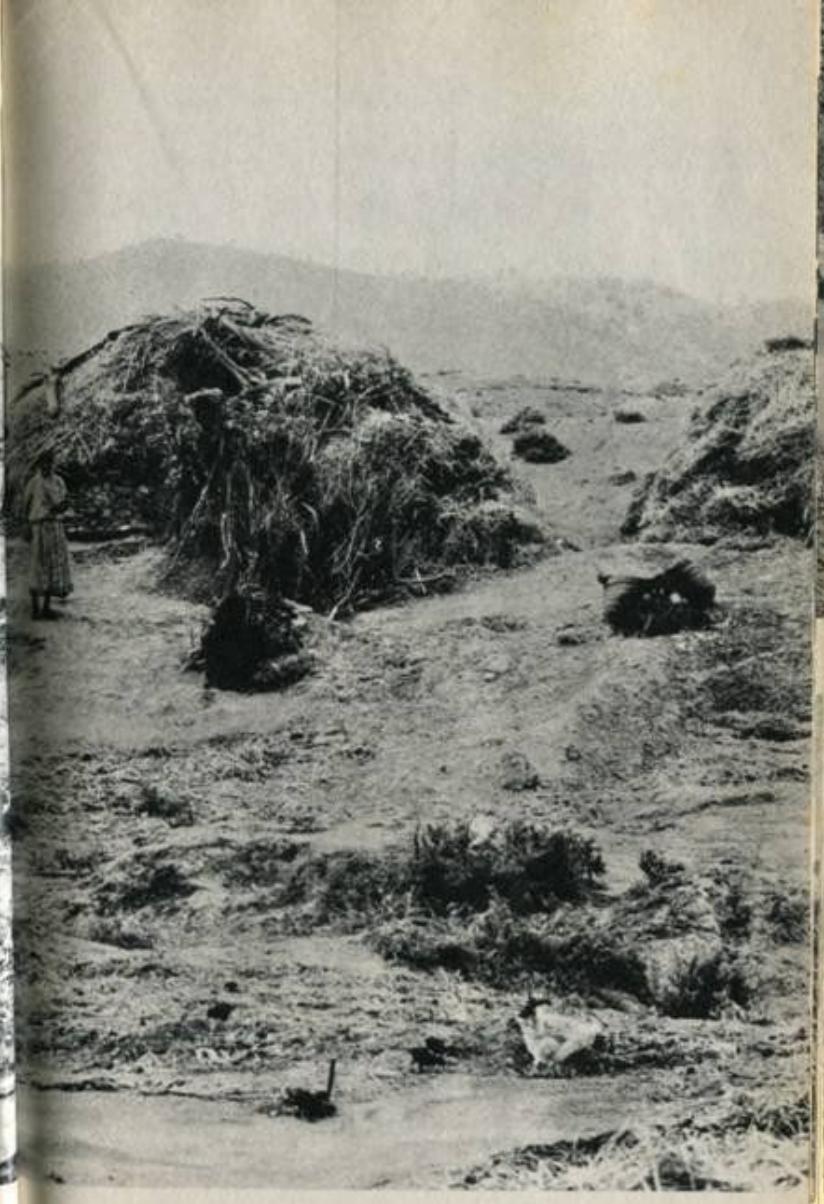
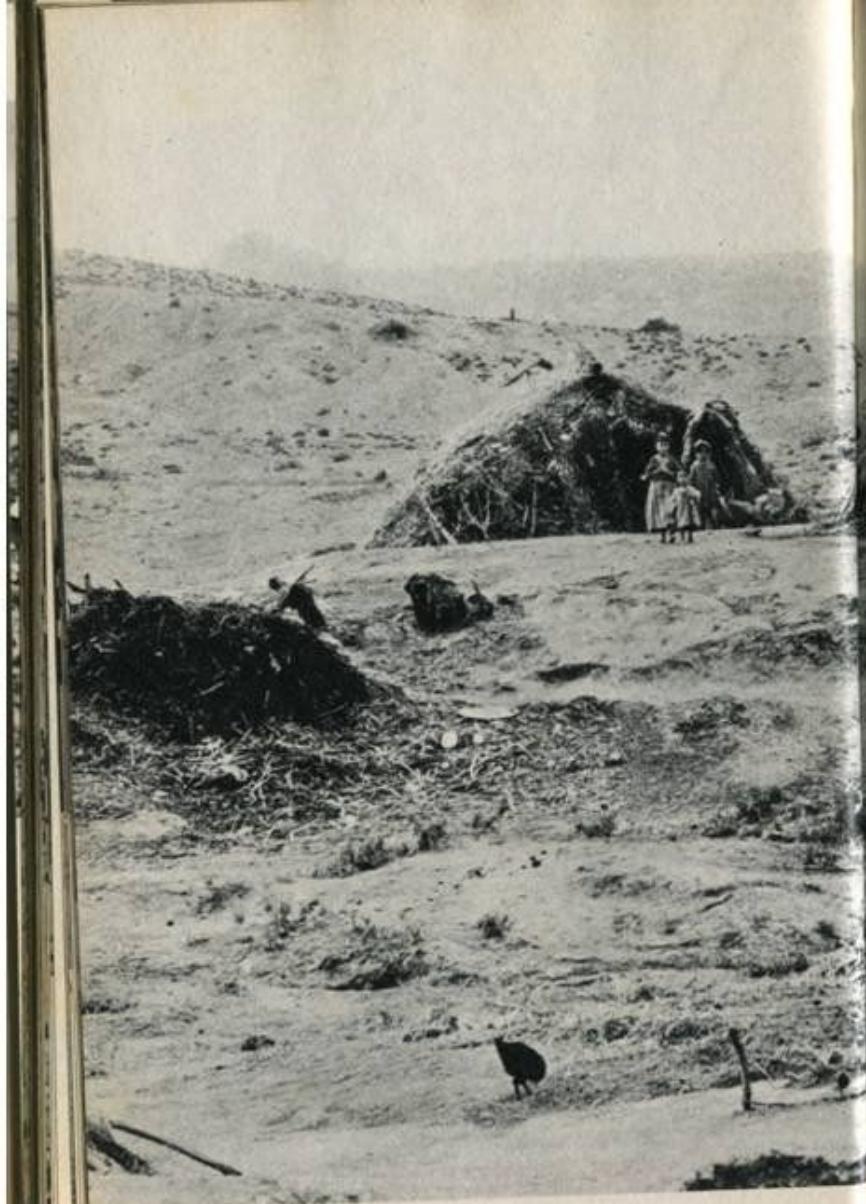
“ Je vous salue au nom du peuple algérien, au nom de tous les martyrs, de tous les emprisonnés, au nom de tous ceux qui souffrent pour que nous puissions vivre libres. ”



A tous les échelons, partout où le F.L.N. est présent, les réunions d'information et les réunions politiques se succèdent toutes ouvertes par cette même phrase: " Je vous salue au nom du peuple algérien..." "



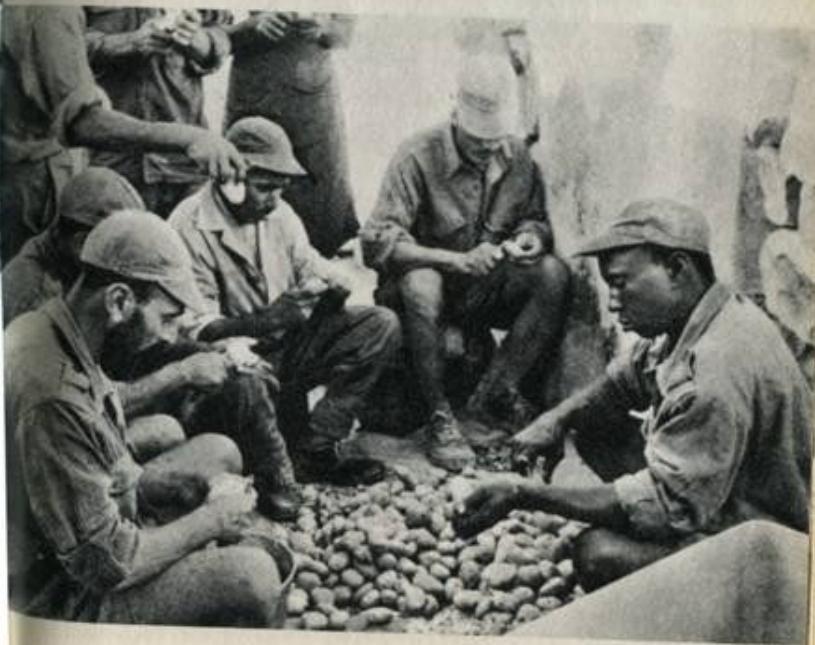
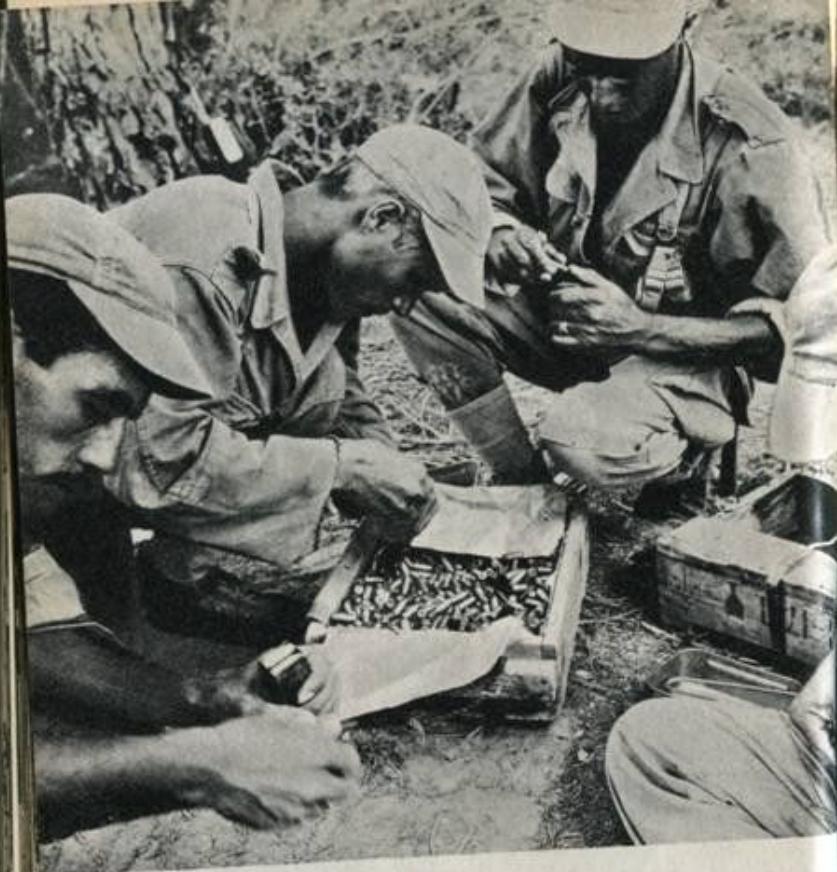








ces récits de harcèlements et d'embuscades,

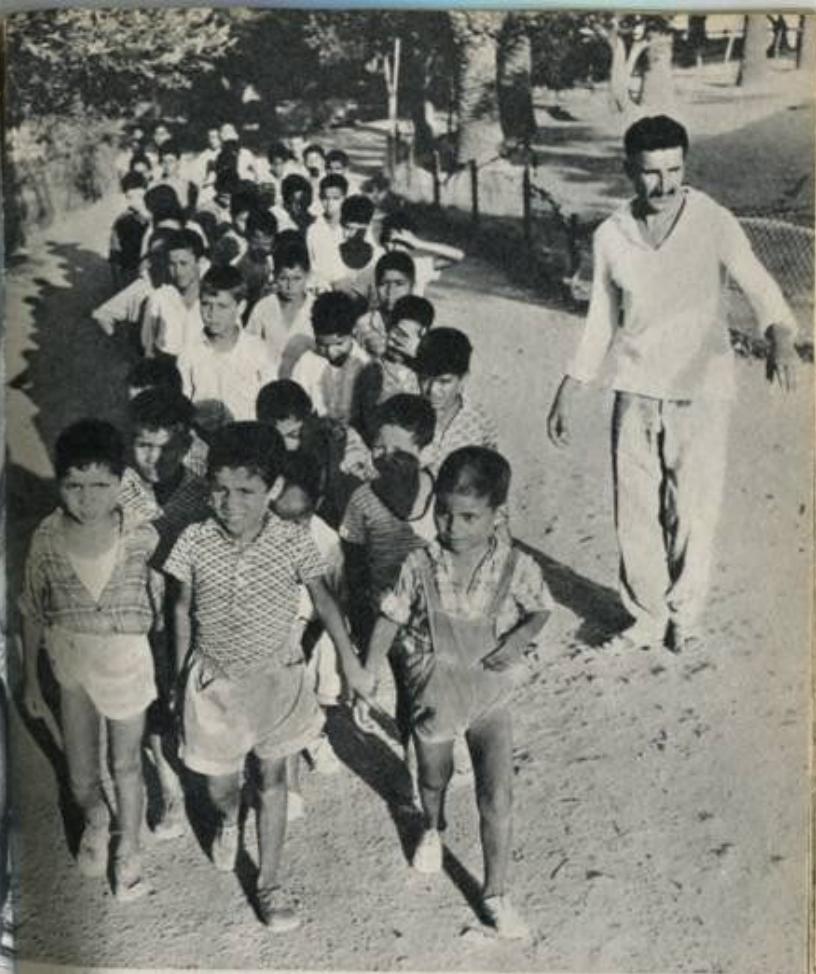
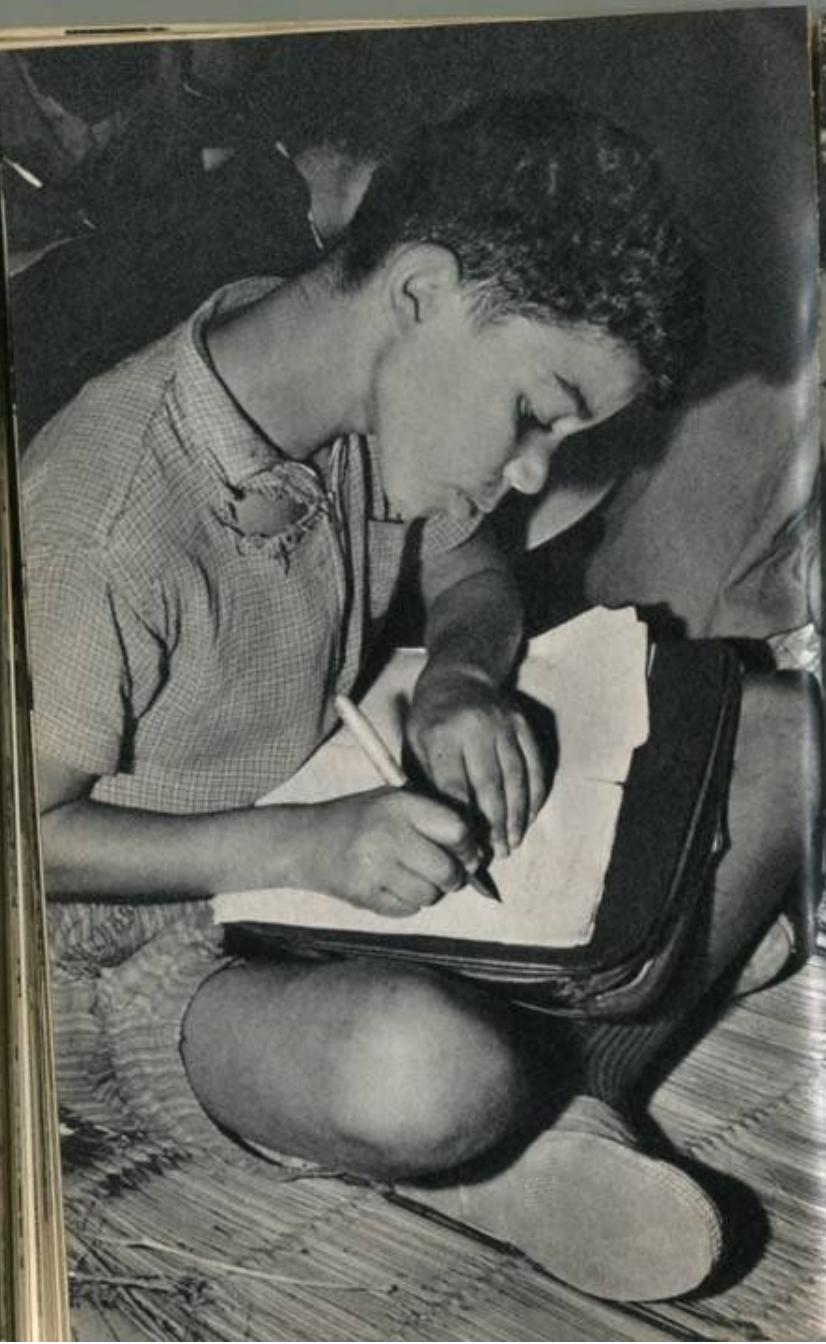


ces scènes que nous avons vécues — est-ce si lointain? — dans
d'autres maquis,



ces hommes définitivement blessés dans leur chair,
fallait-il vraiment revivre tout cela moins de dix ans après la
fin de notre guerre?
est-ce pour cela que nous nous étions battus?
Il est vrai que pendant ces dix ans nous avons connu l'Indo-
chine...

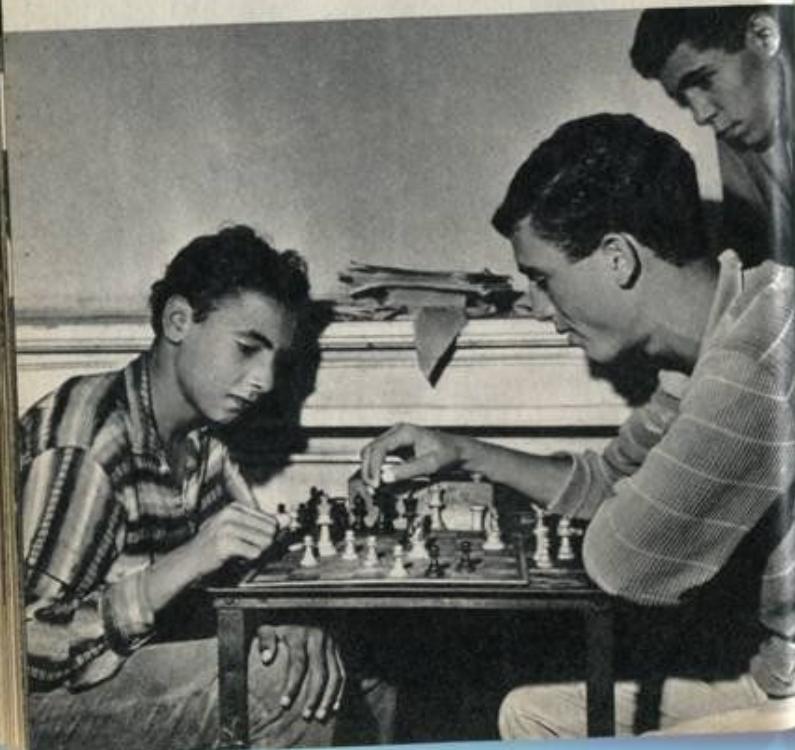




Dans les maisons d'enfants, loin des frontières, des orphelins de guerre réapprennent à vivre. Quelques instituteurs européens — suisses, belges et aussi français — aident leurs collègues algériens à mener à bien cette tâche difficile.



Ailleurs des étudiants poursuivent leurs travaux dans les conditions matérielles les plus précaires.



Soutenu par le Gouvernement Provisoire, leur syndicat, l'U.G. E.M.A., procure des bourses, des logements, des cantines, des foyers, des secours médicaux.



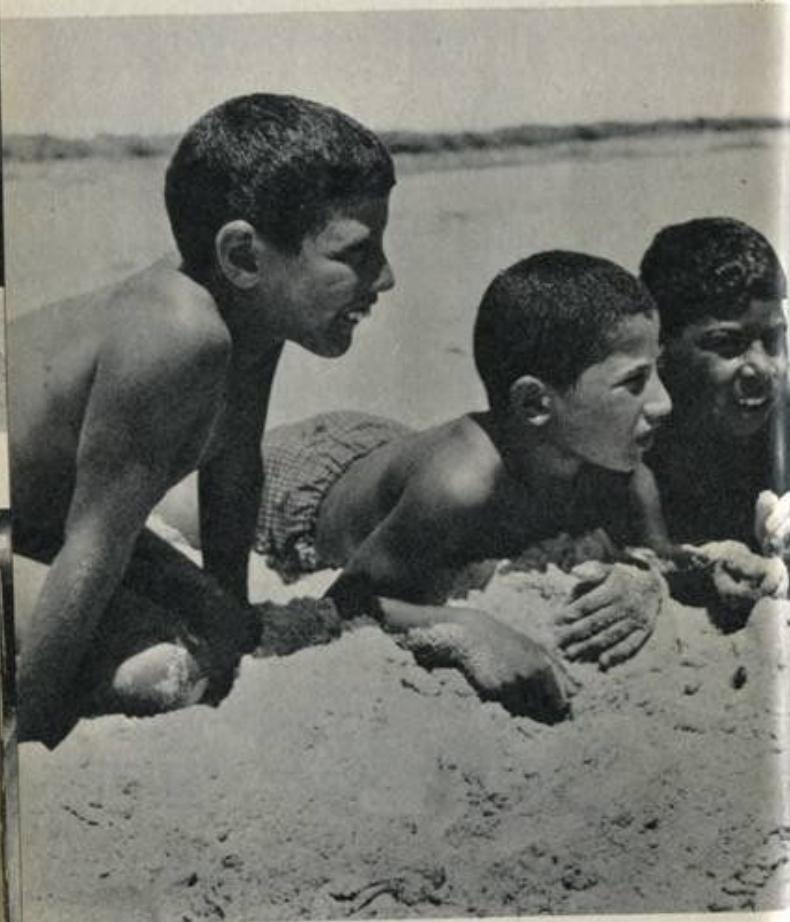
Ailleurs encore, des hommes publient l'organe officiel de la



Révolution: *El Moudjabid*.



Et, brusquement, au cours d'une visite à une colonie de vacances pour orphelins, on découvre, au bord de la mer, des images du bonheur retrouvé.

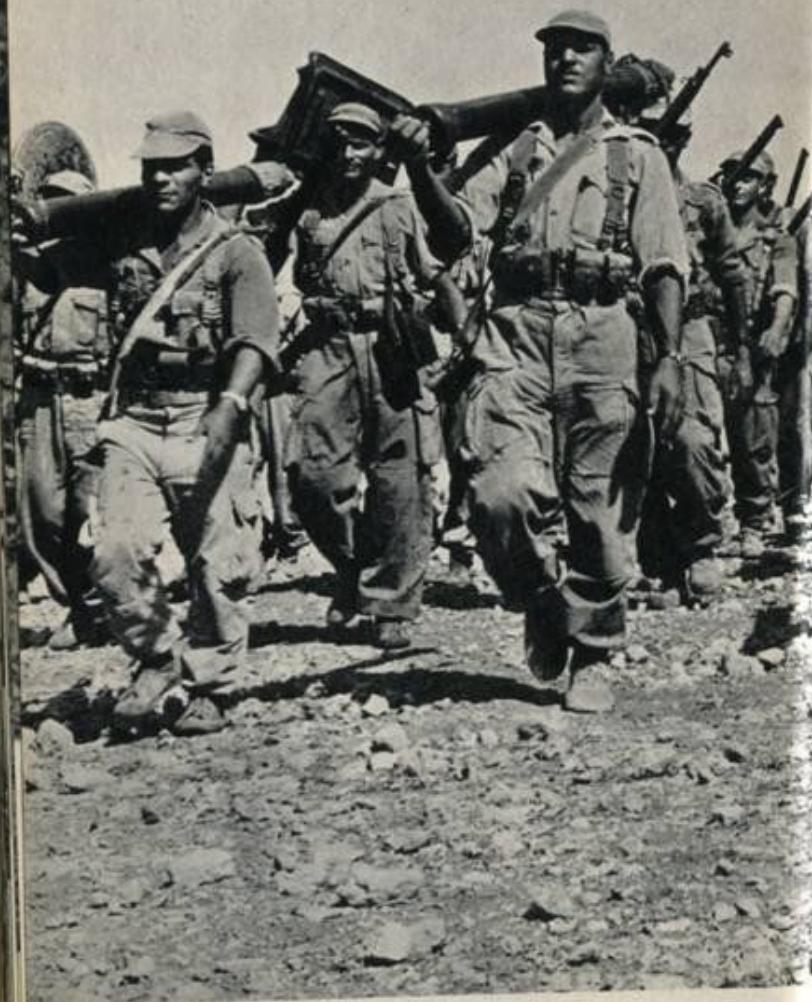




Des tueurs, des vandales?

Nous n'avons rien vu de tout cela.





Nous n'avons rencontré que des hommes déterminés à mener à bien leur combat.



Et puis nous avons vu aussi la sollicitude dont était entourée la jeunesse,





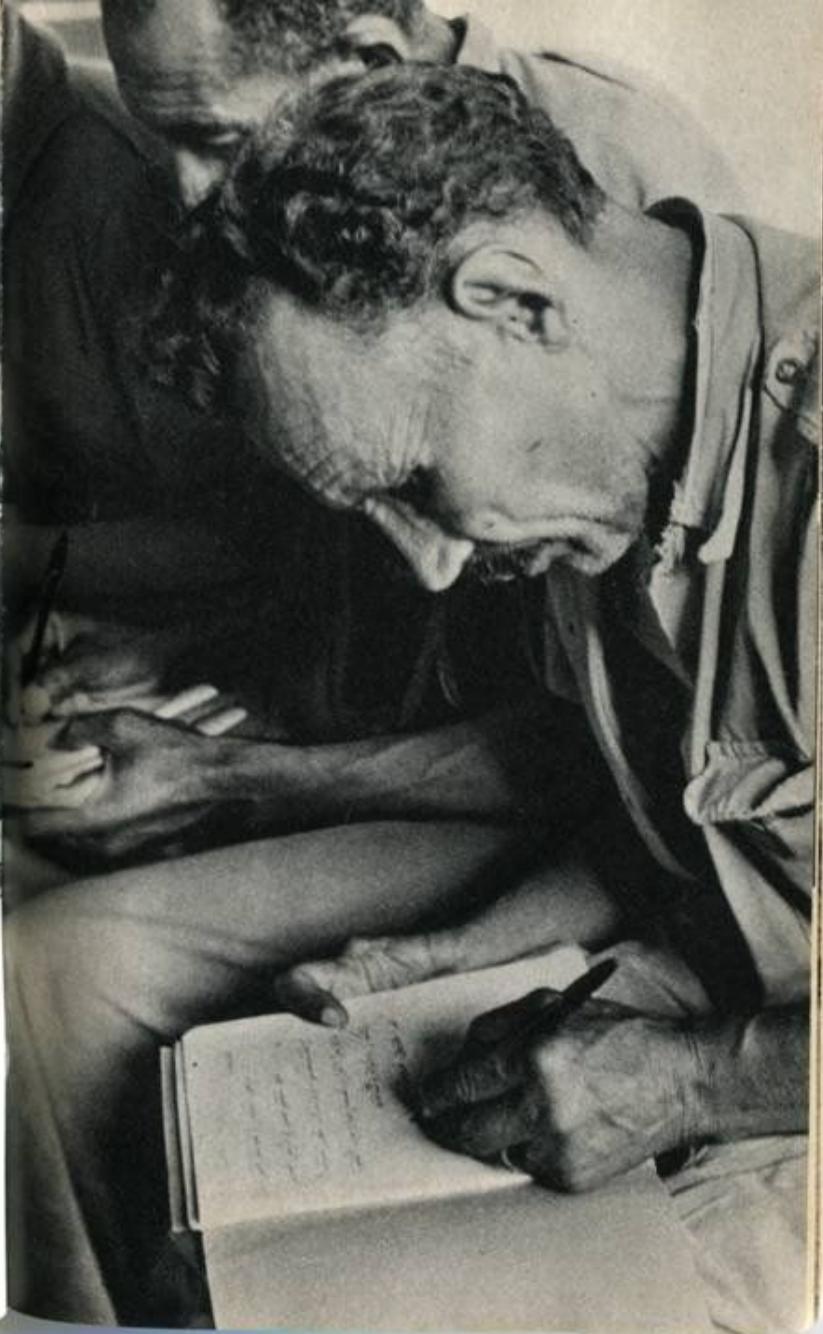
les efforts de tous ceux qui ont la charge de préparer l'avenir,



l'application dont font preuve les adolescents,

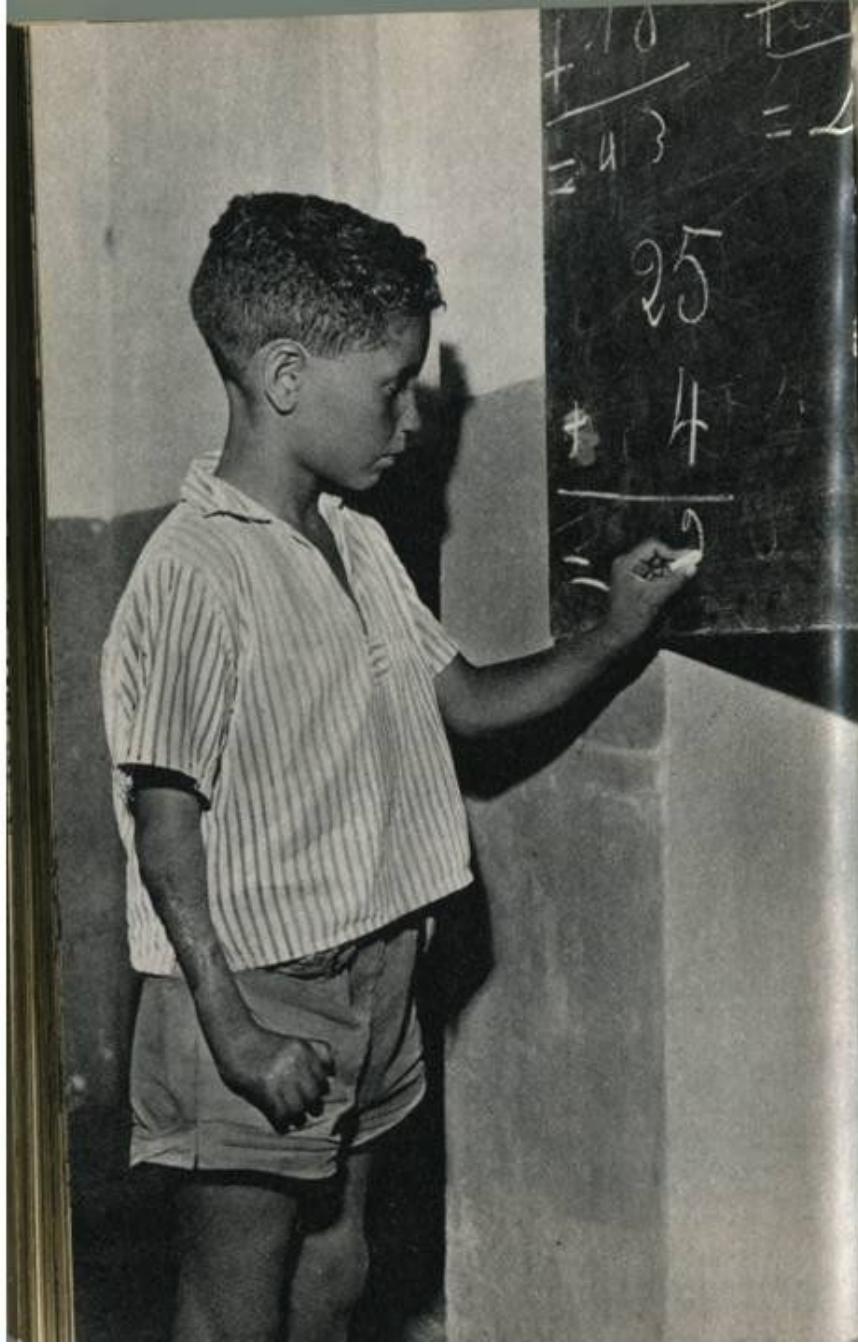


l'émouvante lutte des adultes contre l'analphabétisme.





Ce sérieux dans le travail, cette joie dans la progression, qu'est-ce qui pourrait en maintenir les formes, sinon la continuation du processus révolutionnaire?



" Je m'appelle Mustapha, j'ai 9 ans. Mon père est mort: les soldats l'ont exécuté. Ma mère est morte elle aussi: les soldats l'ont exécutée. Je les ai vus. C'était pendant un ratissage. J'ai essayé de m'échapper. Alors les soldats m'ont attrapé et ils ont mis mon bras sur un réchaud à pétrole allumé et ils ont tenu mon bras jusqu'à ce qu'il brûle..."
Maintenant, Mustapha écrit de la main gauche.



Au nom des réfugiés, au nom des regroupés, au nom des torturés et des emprisonnés, au nom des morts et par la volonté de tout un peuple, la Révolution Algérienne continue.
Il ne s'agit pas là d'une phrase de propagande: nous voudrions que tous ceux qui n'ont pas compris de quel poids cette volonté pèse, aillent passer, comme nous l'avons fait, quelques semaines parmi les Algériens en guerre.



*Achevé d'imprimer le 27 décembre 1960
par l'imprimerie Grafprint à Milan (Italie)*

La guerre d'Algérie a fait jusqu'à ce jour couler beaucoup d'encre. Partisans et adversaires de l'Algérie Française, colonialistes, néo-colonialistes, libéraux et progressistes ont tenté d'imposer à l'opinion une image des Algériens qui correspondait à leurs convictions et souvent à leurs intérêts.

Quel est le vrai visage de la guerre d'Algérie?
Pourquoi et comment les Algériens se battent-ils?
S'agit-il d'une Révolution
ou d'une simple guerre d'indépendance?

A la fois par les photos et par le texte,
Les Algériens en guerre
tente de répondre à ces diverses questions,
tout en apportant des documents irréfutables.

Dominique Darbois, reporter-photographe, et Philippe Vigneau, journaliste, sont particulièrement qualifiés actuellement pour évoquer le problème algérien. Ayant fait, dernièrement, un voyage d'étude en Afrique du Nord, ils en ont rapporté l'ouvrage que nous publions aujourd'hui.

France: 5 NF.
Suisse: 4 Fr.
Belgique: 50 Fr.